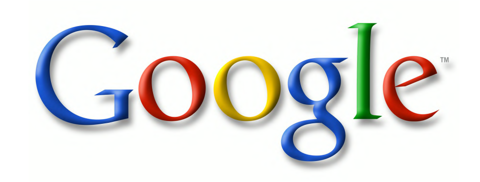
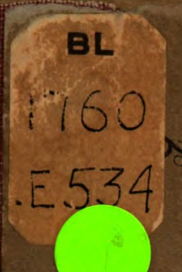
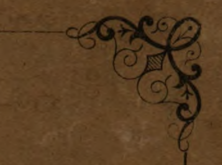








RECHERCHES

SUR LE

PAGANISME ARMÉNIEN

Par M. J.-B. ÉMIN

(DE MOSCOU)

OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE

Par M. A. DE STADLER

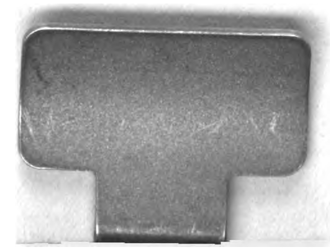
PARIS
Ve BENJAMIN DUPRAT
LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,
Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7
1864

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.






SE TAIRE
FAIRE



RECHERCHES

SUR LE PAGANISME ARMÉNIEN

(*Extrait de la* Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, *octobre-novembre* 1864.)

ARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.

Emin, intertic

RECHERCHES

SUR LE

PAGANISME ARMÉNIEN

Par M. J.-B. ÉMIN

(DE MOSCOU)

OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE

Par M. A. DE STADLER

PARIS

Vve BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,

DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE MADRAS,

DE CALCUTTA, DE SHANG-HAI ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE AMÉRICAINE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

Près le Musée de Cluny.

1864

RECHERCHES
SUR LE PAGANISME ARMÉNIEN

Par M. Jean-Baptiste ÉMIN

(DE MOSCOU)

La religion des Arméniens avant le christianisme, bien que contenant les notions de la théogonie d'une des plus anciennes familles de l'Asie occidentale, n'a jamais été, à notre avis, l'objet d'une attention sérieuse de la part des savants. Quelques divinités du Panthéon arménien se trouvent parfois mentionnées, soit séparément, soit par groupes, mais cette simple mention a totalement manqué de critique et même, — j'oserai dire, — d'une idée claire et précise. Les savants européens se sont contentés des données insuffisantes et incertaines qu'ils trouvaient dans les auteurs grecs et latins, ou bien ils acceptaient, comme dernier résultat obtenu par la science, tout ce qui sortait de la plume des Mékhitaristes de Venise. Or, ces derniers, tout estimables qu'ils soient par leurs immenses travaux d'érudition, n'ont jamais donné qu'une idée complétement fausse de la mythologie arménienne. Les Mékhitaristes d'abord, ne se rendirent jamais compte de l'idée qui reposait au fond de la religion de leurs ancêtres, et ensuite ils ne surent ou ne voulurent pas rechercher l'ordre de classification des dieux du Panthéon arménien et indiquer leur corrélation intime avec les divinités des peuples de l'Asie occidentale. Ils se prêtaient de préférence à l'assimilation des dieux de leurs pères avec ceux de la

Grèce. Le peu de fond de cette méthode saute aux yeux de prime abord : les rares vestiges de l'antique religion des Arméniens, conservés jusqu'à nous, nous reportent aussi à une époque où la Grèce et l'Arménie n'entretenaient pas la moindre relation. Les divinités grecques ne furent connues qu'à une période assez récente du paganisme arménien, ainsi que nous le ferons voir plus bas. Enfin les Mékhitaristes, dont les savants européens étaient certes en droit d'attendre une solution satisfaisante de la question, n'en dirent rien de rationnel et de précis. Bien plus, ils comprirent faussement l'idée première de la théogonie arménienne. Les plus remarquables parmi eux, les pères Luc Indjidjian[1] et Arsène Bagratouni[2] veulent à toute force trouver dans l'Arménie païenne le monothéisme, ou le culte du vrai Dieu unique, légué soi-disant aux Arméniens par Noé et par ses descendants, lorsqu'à leur sortie de l'Arche ils s'établirent au pied de l'Ararat. Cette opinion reposant uniquement sur une hypothèse qui n'a de base ni dans les données historiques, ni dans les traditions locales, n'est que le produit de la piété naïve de ces vénérables érudits et du respect qu'ils voulaient témoigner pour leurs ancêtres ; sentiment à coup sûr fort louable, mais manquant de base scientifique. Je n'ai pas voulu passer sous silence leur appréciation, parce que les idées des Mékhi-

[1] V. son *Archéologie*. Venise, 1835. P. III, chap. XX, p. 148 et suiv. — En commençant ce chapitre, l'auteur parle de mythologie arménienne. Nous avons déjà résumé en quelques mots son point de vue, ainsi que celui des Mékhitaristes en général. Nous évitons soigneusement dans cet opuscule tout ce qui pourrait lui donner un caractère polémique. Autrement, nous aurions dû faire, non un petit essai, mais un gros livre, car nous différons totalement du point de vue du savant Indjidjian, tant pour son idée générale que pour les détails.

[2] Arsène Bagratouni est un homme d'une science immense, mais nous devons dire à regret qu'il ne se laisse pas toujours guider par une saine critique. L'idée du monothéisme des anciens Arméniens est celle qu'il cherche à développer dans le cours de son grand poëme épique : Haïg, en vingt chants (Venise, 1858). — Nous espérons, avec le temps, faire connaître au public le contenu de cette épopée artificielle, ainsi que les poésies populaires des Arméniens.

taristes ont fait apparition sous la plume de savants jouissant dans la science d'une autorité méritée par leurs recherches critiques sur quelques monuments importants de l'ancienne littérature arménienne.

Il est important de remarquer que les anciennes traditions populaires des Arméniens, notées et transmises par Moïse de Khorène et puisées par lui chez le syrien Mar-Abas-Katina (150 ans av. J.-C.), nous transportent aux temps du mythe de la tour de Babel et de Nemrod, et nous représentent Haïg, le patriarche des Arméniens, comme originaire de Babylone. L'étude attentive de la langue arménienne antique, de celle du moins qui nous a été conservée dans les livres écrits en langue classique, nous indique ensuite une parenté évidente avec le sanscrit et particulièrement avec le zend, ou bien pour nous servir du terme usité, avec les idiomes indo-européens. Prenant donc pour base les traditions populaires et la langue, nous devons admettre que le peuple arménien se trouve rattaché d'un côté à l'ancienne Babylone et de l'autre aux tribus qui parlaient le zend. Effectivement, les rares fragments sur l'ancienne religion des Arméniens qui nous sont parvenus dans les œuvres d'Agathange, de Zénob de Glag, de Faustus de Byzance et de Moïse de Khorène tendent à nous confirmer dans cette idée. Ne voulant pas nous lancer dans le domaine des suppositions oiseuses, qui d'ailleurs n'amèneraient pas de résultats, nous allons droit au fait, pour demander aux auteurs ci-dessus nommés ce que leurs écrits contiennent sur l'ancienne religion de l'Arménie. Nous réclamons l'indulgence du lecteur, afin qu'il ne considère ce qui sera dit plus loin que comme un premier essai sur cet intéressant sujet que nous avons tâché de rendre aussi complet que possible. Nous espérons, cependant, qu'il y trouvera le résumé de tout ce qui a été mentionné par les auteurs arméniens sur l'antique religion de leurs pères. Nous n'avons pas non plus omis les renseignements que pouvaient nous fournir les historiens grecs et latins, pas plus que nous n'avons négligé les derniers résultats acquis par la science européenne

dans les recherches sur les questions historiques et archéologiques de l'antique Orient et de l'Asie occidentale en particulier. Nous ne prenons donc ici que la qualité de rapporteur et nous entrons de suite en matière.

I

La religion des anciens Arméniens reposait sur le dualisme. C'est du moins le caractère qu'elle offre dans les rares fragments qui nous sont parvenus et où il en est fait mention. Le nom d'Aramazd, comme divinité suprême, s'y rencontre à chaque pas. Il est vrai que le nom du principe opposé, Ahriman, n'apparaît nulle part en qualité de divinité arménienne; cependant, Arhmn ou Haramani, ainsi que le nomment les auteurs arméniens du ve siècle, en parlant de la religion parsi (V. Eghisché (Elisée), *Hist.*, Venise, 1859, p. 20-22; Ieznik, *Réfutation des hérésies*, Venise, 1826, p. 113-117), n'en avait pas moins un rôle important dans les idées religieuses des Arméniens. Nous le verrons dans la suite, en parlant de ses serviteurs, les Devs. Il est important de remarquer à ce sujet que dans les hymnes religieux les plus anciens, en langue zende, l'antagoniste d'Ahurô-Mazdâô ne porte pas non plus de nom spécial : il est compris sous la simple dénomination de Angro mainyus (*malus spiritus*), et le nom d'Ahriman ne vient en ligne que dans une période plus récente (V. Max Müller, *Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache, bearbeitet von* C. Bottger; Leipzig, 1863, p. 172 et suiv.). Dans les inscriptions de Bissoutoun et de Nachi-Roustem, où le nom d'Ahura Mazda revient sans cesse, Ahriman ne se trouve point nommé [1]. Peut-être faudrait-il attribuer l'absence du nom d'Ahriman, dans les fragments des auteurs

[1] Au § IV, col. 4, de l'*Inscription de Bissoutoun*, l'épithète d'Ahriman, notamment le dieu du mensonge, — *the god of lies,* — ne se rencontre qu'une seule fois. V. *The great inscription of Darius at Behistoun*, dans la traduction de H. Rawlinson, avec la transcription parsi du texte.

arméniens, à la même cause qui l'a fait omettre dans les anciens hymnes en langue zende et dans les inscriptions que je viens de citer.

Cette observation faite, nous allons passer en revue les divinités qui furent adorées par les Arméniens et dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. En commençant l'étude du peu de renseignements que nous avons sur la religion des Arméniens, il est tout d'abord indispensable d'y faire la part d'une religion indigène et nationale de l'Arménie au temps des Haïciens. Son existence nous paraît démontrée par la présence de divinités purement arméniennes parmi les dieux d'origine diverse que l'on trouve dans le Panthéon arménien. Les divinités purement arméniennes se présentent en s'y tenant au second rang, et nous croyons en pouvoir hardiment tirer la supposition que les divinités suprêmes arméniennes ont dû probablement céder leur rang hiérarchique aux dieux conquérants assyriens et perses. Ainsi, dans la grande variété des dieux de différente origine qui étaient adorés en Arménie, le premier rang parmi eux était dévolu aux divinités perses et assyriennes, après lesquelles arrivaient, dans une suite graduée et historique, les dieux de l'Inde, de la Grèce et de la Syrie.

Nous allons commencer nos recherches par le Dieu suprême, celui qui tient la première place parmi les dieux de l'Arménie.

1. Ahramazd, l'Ahura-Mazda[1] du Zend-Avesta, Oromazès, Ormouzd ou Ormizd des auteurs de l'Occident. Ahramazd, comme Dieu suprême, avait chez les Arméniens le nom de Père de tous les Dieux (Agathange, Venise, 1835, p. 586). Les épithètes qui l'accompagnaient constamment étaient celles de : grand et fort (*Ibid.*, p. 47, 48, 57, 102), créateur du

[1] Ahura, en sanscrit : *assoura* — existant, vivant; *mazda* — épithète constante du Dieu suprême de la doctrine de Zoroastre, — signifie : sapiens, ou comme le rend Eug. Burnouf : multa sciens; la racine de ce mot se trouve aussi dans l'arménien : i-mast (intelligence, idée), de là : i-mast-outïoun (science, sagesse). Ainsi Ahura-Mazda peut signifier : l'Être sachant beaucoup.

ciel et de la terre (p. 57), produisant l'abondance et la fertilité (p. 102).

Son temple se trouvait dans la province de Bardzer-Haïg, district de Daranakh, dans le fort d'Ani, lieu de sépulture des rois arméniens de la dynastie des Arsacides. (Agathange, p. 586. — Moïse de Khorène, l. II, ch. 53).

Voilà tout ce qui nous est parvenu sur Ahramazd.

2. Anahid. Les savants européens se sont fait une idée fausse de cette divinité arménienne, par suite d'explications superficielles qu'ils ont trouvées dans les auteurs arméniens. Ces derniers ont pensé reconnaître, dans Anahid, Diane, uniquement par cette raison que, prenant le nom d'Anahid à rebours, ils arrivaient à lire Diane (pourquoi pas Dihana?). Ce jeu d'esprit ingénieux et naïf prouve simplement une complète ignorance de la signification réelle de cette déesse dans la mythologie arménienne, car les notions fournies par les anciens auteurs sur Anahid nous la représentent diamétralement opposée au mythe de Diane. Nous avons à peine besoin d'ajouter que le nom de Diane était complétement inconnu aux anciens Arméniens. Nous verrons plus loin ce que renferment les renseignements donnés par les vieux auteurs arméniens; dans ce moment, nous ne puiserons qu'aux sources des autorités non arméniennes pour préciser le sens de cette déesse et le rang qu'elle tenait parmi les autres divinités.

Nous avons déjà fait remarquer que les dieux de l'Arménie étaient d'origines diverses. Nous avons vu qu'Ahramazd n'était que le dieu arien Ahura-Mazda. Or, Anahid, étant une déesse d'origine babylo-assyrienne, n'est autre que la Beltis ou Bilat (maîtresse) des Assyriens, ou la Milita des Babyloniens (Hérodote, l. I, 131). Les deux peuples l'appelaient tantôt Mère des dieux, la représentant comme femme de Ninus, l'Hercule des Assyriens, tantôt Reine des terres. Ce dernier surnom nous donnerait plutôt un terme de comparaison entre cette déesse et Démèter, ou Hémèter des Grecs, qu'avec Diane ou Artémis. C'est ainsi du reste que les ins-

criptions assyriennes nous représentent la déesse Anahid. Elle était adorée non-seulement à Babylone et en Phénicie, mais encore en Perse, où nous la trouvons sous le même nom d'Anahid (*Id.*, Tanata. V. Hyde, *De relig. veter. Persar.*, Oxford, 1700, p. 98. — Plutarque, *Artaxerxès*), ou sous celui de Mithra. A en juger par le nombre des temples qui lui étaient consacrés, il faut admettre que, dans aucune contrée, elle ne fut autant honorée qu'en Arménie. Les auteurs grecs et romains, de même que les arméniens, citent la richesse de ses temples. Pline, dans son *Histoire naturelle* (l. XXXIII, 24), raconte que la première statue en or massif fut élevée en Arménie dans le temple de la déesse Anahid, et que cette statue fit partie du butin emporté par Marc-Antoine, lors de sa guerre contre les Parthes. Il assure qu'elle était l'objet d'une vénération particulière dans le pays. Strabon dit (*Geog.*, l. XI, ch. XIX), que les Arméniens adoraient de préférence Anahid; qu'en plusieurs endroits des temples étaient élevés en son honneur, que le plus remarquable de ces temples se trouvait dans la province d'Acilisiné (Egéghiatz), et que l'on y trouvait, outre les personnes des deux sexes vouées au service de la déesse, les filles des familles les plus renommées du pays, qui ne pouvaient se marier qu'après s'y être adonnées à une longue prostitution.

L'idée que nous donnent les auteurs grecs et romains de la déesse Anahid, nous représente plutôt la *Dea syria*, la grande déesse syrienne, que la divinité adorée par les Arméniens. Les rares indications que l'on trouve dans les auteurs arméniens nous la font voir sous un jour tout à fait opposé. Agathange, en la dépeignant, s'exprime ainsi : « La grande reine (maîtresse, dame — *digin*) Anahid; la gloire de notre nation, et qui en soutient l'existence; mère de toute chasteté; bienfaitrice du genre humain, adorée par les rois et surtout par celui de Grèce ; issue du grand et fort Ahramazd; la grande Anahid, dont la terre arménienne reçoit la vie et par la puissance de laquelle elle existe. » Ces épithètes jointes au nom d'Anahid font voir clairement la distance qui

sépare cette mère de toute chasteté de la grande déesse syrienne. Il est fort probable que les auteurs latins et grecs, qui n'avaient que des notions très-superficielles touchant les religions de l'Orient, se sont laissé prendre à l'apparence d'une similitude entre Anahid et la déesse syrienne, quoique le fond n'y prêtât nullement, et ne se sont pas fait faute de les représenter identiques. Parmi les anciens auteurs arméniens, il n'y en a pas un seul qui représente le culte d'Anahid dans les conditions où nous le voyons établi à Babylone, en Phénicie et en Phrygie, là enfin où des femmes et des hommes en délire, au son du tambour et de la flûte, se livraient à des danses obscènes et à de monstrueuses débauches. S'il y avait eu quelque chose de semblable dans le culte d'Anahid chez les Arméniens païens, il n'y a pas de doute que les auteurs chrétiens de l'Arménie n'eussent pas manqué, dans leur zèle pieux, d'en faire mention, afin d'inspirer aux néophytes plus de dégoût pour les faux dieux et pour leur culte. N'en trouvant aucune trace dans les écrits de ces auteurs, nous avons droit de conclure que le culte d'Anahid, en Arménie, n'était accompagné que d'une simplicité solennelle, telle qu'elle convenait à la Mère de toute chasteté. Ce n'est qu'à mesure que, sortant d'Arménie et s'éloignant de ses frontières, ce culte recevait de plus en plus un caractère spécial, qu'il apparaissait enfin accompagné de ces scènes de délire et de volupté qui distinguaient le culte d'Aphrodite, dans l'Asie occidentale. Les offrandes même que les rois d'Arménie apportaient sur les autels d'Anahid témoignent de la pureté de l'idée que les Arméniens attachaient à leur déesse. Agathange, qui vivait au commencement du IVe siècle de l'ère chrétienne, et qui fut secrétaire du roi Tiridate, en faisant le récit du martyre de saint Grégoire l'Illuminateur, raconte que ce prince, avant de livrer le saint à la torture, lui commanda de porter en offrande, sur l'autel de la déesse Anahid, des couronnes et des branches d'arbre touffues (p. 45-46). Ces branches d'arbre et ces couronnes ne témoignent-elles pas de la simplicité de l'adoration qui présidait, en Arménie, au culte de

la grande Anahid? Agathange n'avait aucune raison de taire les orgies et les horreurs dont parle Strabon, si, en effet, elles avaient eu lieu dans le temple de la déesse. Cette narration, si simple et si naïve, d'un auteur chrétien, est, à nos yeux, d'une importance décisive. Nous pouvons affirmer, en toute sûreté, que l'Anahid arménienne, malgré son origine commune avec la Beltis des Assyriens, la Milita des Babyloniens, et la Mithra, ou Anaïde des Perses, se présente avec un caractère tout particulier de chasteté qui la distingue d'une manière très-tranchée, des déesses semblables des autres nations. Nous nous bornons à ce résultat, sans aller plus loin. Nous n'oserions soutenir, avec Creutzer, que l'Anahid arménienne fût le prototype de toutes les autres Anahid de l'Asie occidentale, et que l'Arménie doit être considérée comme le berceau de son culte. Pour apporter des preuves sérieuses à l'appui de cette conjecture, il serait désirable que nous eussions plus de témoignages écrits que nous n'en possédons : les quelques mots d'Agathange, qui ne furent même pas connus de Creutzer, et quelques renseignements confus donnés par Strabon, nous paraissent insuffisants pour arriver à une conclusion positive sur le lieu où prit naissance le culte d'Anahid, tout en reconnaissant cependant l'importance du fait de la pureté et de la simplicité qui l'accompagnaient en Arménie, même à une époque plus récente, comme le commencement du IVe siècle après J.-C. Mais laissons les suppositions et reprenons les faits.

Le culte de la déesse Anahid était très-répandu en Arménie. Le grand nombre de ses temples, élevés dans plusieurs endroits du pays, en est la preuve.

Le temple principal de la déesse se trouvait au village d'Ériz, district d'Egéghiatz, province de Bardzér-Haïg. Ce temple était nommé le grand et le principal, et les rois d'Arménie y venaient, de préférence, adorer la grande déesse. (Agathange, p. 45-46, 586-588.) Pline l'a connu (*Hist. natur.*, l. V, 20; XXXIII, 24), de même que Strabon (l. XI, 12), Procope (*Hist. bell. Rom. Pers.*, l. I, 17), et d'autres encore.



Son autre temple était dans la ville d'Artachat (Artaxata des auteurs grecs et latins), dans la province d'Ararat (Agathange, p. 580).

Enfin un troisième se trouvait à Achtichat, district de Daron, province de Dourouperan. Le village d'Achtichat était situé sur une hauteur, non loin de l'Euphrate, sur le versant opposé du mont Karké, en face du Taurus (Agathange, p. 602-658; — Faustus de Byzance, l. III, ch. XIV, p. 37-38; l. V, ch. XXV, p. 218-219). Selon Faustus, Achtichat était surnommé: le trône d'Anahid (*ibid.*).

Quoique nous ayons déjà fait mention des paroles de Pline sur la statue d'or massive de la déesse Anahid, il ne sera cependant pas sans intérêt de rapporter ici le texte même de l'auteur; car il est curieux à plus d'un titre et parfaitement confirmé par les fragments contenus dans les auteurs arméniens. Le voici: « Aurea statua prima omnium nulla inanitate, et antequam et ære aliqua illo modo fieret, quam vocant holosphyraton, in templo Anaitidis posita dicitur... numine gentibus illis sacratissimo. Direpta est Antonii Parthicis rebus: scitumque narratur, dictum unius veteranorum Bononiæ, hospitali divi Augusti cœna, quum interrogaretur, essetne verum, cum qui primus violasset hoc numen, oculis membrisque captum expirasse? Respondit enim, tum maxime Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, tutumque sibi censum ex ea rapina. »

Nous avons dit que les paroles de Pline concordaient avec le récit des auteurs arméniens. En effet, ces derniers en faisant la description de l'idole d'Anahid, lui donnent les épithètes suivantes: *oske-dzin,* née ou créée d'or, *oski-a-maïr,* la mère d'or, c'est-à-dire: déesse-mère, faite d'or; *oske-hat,* d'or[1] (Agathange, p. 602-603). Plus loin Agathange nomme la statue d'Anahid: l'image d'or (p. 586-588).

[1] Le savant Indjidjian, au chap. XX de son *Archéologie*, p. 179, donne à ces épithètes un sens absolument arbitraire, qui est accepté sur parole, par M. Dulaurier, dans ses Recherches sur la *Chronologie arménienne*, chap. II, et note 110, p. 148-149.

Ce troisième temple était renommé par toute l'Arménie pour ses richesses. Agathange dit : Il possédait des trésors immenses, il était rempli d'or, d'argent et de toute espèce d'offrandes apportées par les plus grands souverains (*ibid.*). Pour se faire une idée de la munificence de ces offrandes, il suffit de noter que Tiridate, au retour de son expédition contre Artachir, envoya au temple d'Anahid : « des bœufs blancs, des boucs blancs, des chevaux blancs, des mulets blancs, des ornements d'or et d'argent (pour les chevaux) avec des houppes brillantes, des couvertures de soie brodées avec art, des couronnes d'or, des vases d'argent (pour les sacrifices) ornés de pierres précieuses, de l'or et de l'argent, de magnifiques habillements et de superbes parures. (P. 29-30). » Si nous ajoutons encore à ceci que, selon une coutume en vigueur dans l'ancienne Arménie, les rois prenaient l'obligation après chaque guerre heureuse de donner, au profit de ce temple, la cinquième part du butin fait à la guerre, nous pourrons facilement nous faire une idée de l'immense richesse de ce temple.

A côté de la déesse Anahid, nous trouvons deux divinités que l'on rencontre également en Assyrie et en Perse ; ce sont les déesses Ast'lig et Nané.

3. En parlant d'Ast'lig, Agathange l'appelle Aphrodite, et rien que ce nom nous en donne déjà très-clairement l'idée. En effet, analysant le nom de la divinité, nous voyons que le mot ~~*ast'lig*~~, formé du mot ~~*ast't*~~, étoile, astre, et de son diminutif en *ik* ~~*ou ig*~~, fait voir une origine commune avec les mots : *tara*, du sanscrit, *astar* et *staré*, du zend, ayant la même signification, et enfin avec ceux de : Tistria, Tashter des Perses, et l'Ishtar des Assyriens, sous lequel ces derniers entendaient la déesse Vénus. Ainsi, malgré le manque absolu de renseignements chez les auteurs arméniens sur cette divinité, nous sommes à même d'en trouver le sens précis dans l'analyse de son nom. Si l'on accepte notre hypothèse de la similitude des noms d'~~Ast'lig~~, de Tashter et d'Ishtar, ce qui paraît hors de doute, on reconnaîtra aisément

dans Ast'lig, Vénus, que les Perses, ainsi que les Assyriens, adoraient comme le symbole et la source du feu le plus pur. Les Assyriens lui avaient élevé des temples magnifiques à Ninive et à Arbelle. Le savant Rawlinson suppose qu'Ishtar et Nana ne sont que deux noms différents de la Vénus, qui s'appelait en Assyrie Nana, et à Babylone Ishtar.

Le temple principal d'Ast'lig se trouvait à Achtichat, province de Daron, au delà du mont Karké, en face du Taurus, sur les bords de l'Euphrate, là où les rois de la Grande Arménie aimaient à lui rendre les honneurs du culte (Agathange, p. 602-603).

Un second temple était situé sur le mont Pakhal, district d'Andzavadzig, province de Vasbouragan, où se trouvait aussi un temple d'Ahramazd, ainsi que le dit Moïse de Khorène (*Hist. des Saintes Vierges, comp. de Ripsimé*, Œuvres, p. 301. — Lettre à Saak Ardzrouni, *id.*, p. 294-295.) Selon Agathange, il faudrait supposer que les anciens Arméniens considéraient Ast'lig comme épouse de Vahakn, l'Hercule arménien, dont il sera question plus tard.

4. Nous avons déjà nommé la déesse Nané. Les auteurs arméniens l'appellent fille d'Ahramazd, et c'est là tout ce qu'il en est dit. Il est plus qu'évident que c'est Nana, ou Nanaïa. Ce nom se rencontre chez les Hébreux sous la forme de Nanea (*Machab.*, l. II, ch. I, 13-15), et l'historien Josèphe le rend par le nom grec : Artémis (*Antiquit.*, XII, 13), tandis que les auteurs arméniens, autant qu'il est possible d'en juger par leurs rares mentions, l'assimilent à Ast'lig.

Les Arméniens adoraient Nané dans le village de T'il, district d'Egéghiatz, province de Bardzer-Haïg, non loin du fleuve Kaïl (Lycus). Agathange caractérise ses statues en les faisant suivre des épithètes de « fondues, sculptées, taillées. »

Il est incontestable qu'Anahid, Ast'lig et Nané ont des liens de famille évidents et appartiennent au même groupe de divinités; mais en Arménie elles apparaissent, — et surtout Anahid, — sous des formes très-distinctes de celles des divinités semblables babylo-assyriennes, perses ou syro-

phéniciennes. On peut s'en convaincre par ce que nous avons exposé plus haut.

5. Au nombre des dieux, que nous venons de passer en revue, rangeons-en encore un dont le nom indique également une origine assyrienne. Il se nomme Barchimnïa. Son temple était au village de Tordan, district de Daranakhi, province de Bardzer-Haïk. L'historien lui donne l'épithète de *spitakapar*, glorieux, c'est-à-dire, éclatant de blancheur. (Agathange, p. 58.) — Moïse de Khorène écrit son nom Barchamin. Ananie de Chirak le nomme Barcham, l'Assyrien. La légende raconte, qu'un hiver, lorsqu'il faisait très-froid, l'Hercule arménien, Vahakn, lui vola de la paille. Fuyant à travers le ciel avec sa charge de paille dérobée, il en fit tomber des brins qui formèrent la voie lactée; c'est pourquoi elle porte chez les anciens Arméniens le nom de : trace du voleur de paille. — Moïse de Khorène dit que l'idole de Barchamin fut transportée par Tigrane II, fils d'Artachès, de Mésopotamie dans le village de Tordan. Il en fait la description suivante : « elle était faite d'ivoire et de cristal et montée en argent. » (L. II, ch. XIV). Il est possible que de là vint l'épithète d'éclatant de blancheur, que les Arméniens donnaient à Barchamin, ou Barchimnïa.

Les indications de Moïse de Khorène et d'Ananie de Chirak ne laissent point de doute sur l'origine de ce dieu. On trouverait cependant une preuve de plus dans son nom même. Barchamin, ou Barchimnïa, ou bien, plus exactement, Barchamnin, est un mot qui n'a pas de sens en arménien. Mais il en a un dans la langue assyrienne. Ce n'est pas autre chose que le Nin, ou Ninin, autrement nommé Bar, dieu de la guerre des Assyriens. — On interprète le nom de *Nin* par seigneur, maître, et *in* veut dire : nom. Bar a le même sens que Nin, c'est-à-dire seigneur, maître, et *chem*, ou, ainsi qu'il est employé dans le nom arménien : *cham*, *chim*, correspond à *in* : nom. Ainsi Bar-cham-nin (Bar-chim-nïa) n'est autre que Nin, qui s'appelait aussi Bar-chem, ou Bar-cham. Nin, ou Bar, était adoré par les Assyriens comme Hercule-protecteur

des rois assyriens. Tels sont du moins, les derniers résultats de la science, tirés des recherches sur les antiquités assyriennes, récemment découvertes.

6. Parmi les dieux arméniens nous en rencontrons un, dont l'origine, à notre connaissance, n'a pas encore été clairement définie par les savants. Ce dieu est Dir [1], sur lequel nous ne possédons qu'une seule mention d'Agathange. Citons textuellement cet unique endroit de ses écrits, d'autant plus qu'ayant probablement été fort altéré par les copistes, ce fragment offre de notables difficultés à la traduction. « Cependant le roi (Tiridate) en personne se rendit.... dans la ville d'Artachat, pour détruire les autels de la déesse, Anahid, au lieu appelé Erazmouïn [2]. Étant en chemin (pour Artachat), d'abord (le roi) rencontra (le temple) du dieu Dir, où (ce dieu) inspirait des songes (et les prêtres) les interprétaient; (le temple) du maître enseignant la sagesse des prêtres, qui portait le nom de l'école de l'écrivain (Debir) d'Ormizd, dans lequel s'enseignaient tous les arts. D'abord on s'en prit (à ce temple), et l'ayant détruit, on le livra aux flammes (p. 580).

Ces quelques lignes nous amènent aux conclusions suivantes : 1° Que les Arméniens, parmi leurs divinités, adoraient aussi le dieu Dir ; 2° que Dir était surnommé le maître de la science des prêtres ; 3° qu'il était en même temps le scribe (*scriba*) d'Ormizd ; 4° qu'il enseignait tous les arts ; 5° qu'il inspirait aux initiés des songes qui leur découvraient l'avenir sous un jour lumineux ou sombre ; et 6° que l'on interprétait dans son temple les songes, et particulièrement ceux inspirés

[1] Dans des variantes, ajoutées au texte d'Agathange, édit. de Venise, p. 662, au lieu de *Dur*, lecture du mot, acceptée par les savants Mékhitaristes et introduite dans le texte de leur édition, se trouve une forme plus exacte : *Dir*, qu'ils ont rejetée, probablement faute d'en avoir compris le sens et la valeur.

[2] Erazmouïn, — mot arménien composé de *eraz* — songe, rêve et de *mouïn* — qualité innée, faculté. *Erazmouïn*, signifie donc : ayant la faculté d'interpréter les songes, et en l'appliquant à notre texte : lieu où l'on savait les expliquer.

par le dieu. Tous ces attributs caractérisent suffisamment le dieu Dir et nous offrent les moyens, d'abord d'en déduire la signification et ensuite d'en déterminer l'origine.

Le Dir des Arméniens est Hermès ou Mercure. De même que Tet, ou Tot, des Egyptiens, Taout des Phéniciens, Hermès des Grecs et Mercure des Romains, qui tous étaient représentés comme maîtres de l'enseignement mystérieux des prêtres, inventeurs de la langue parlée, de l'écriture, des sciences et des arts et comme guides des âmes à travers les différentes régions du ciel, de la terre et des enfers ; — de même le Dir arménien, ainsi que le lecteur a le pu voir, nous est donné avec tous ces attributs. Il est aussi le maître de la science des prêtres et des arts ; il est le scribe d'Ormizd, ou d'Ahramazd, l'inspirateur de bons et de mauvais songes, le guide des âmes dans les enfers, comme Hermès Psychopompe, ou Nécropompe [1]. En Arménie, il existe jusqu'à nos jours dans la langue des habitants une expression, qui a déjà perdu pour eux son sens primitif et qui n'en dénote pas moins son origine de vingt siècles. Elle est devenue synonyme d'un souhait de malheur, que l'Arménien en colère lance à son prochain. Cette phrase est : Que Gérokh t'emporte ! Le mot de Gérokh n'est que le participe présent du verbe *gérem*, et veut dire : celui qui écrit, l'écrivain. Il est absolument identique et conforme au mot : *géritch*, employé par Agathange dans le fragment cité. Il est donc l'une des épithètes données par les anciens Arméniens à Dir, qu'ils regardaient comme le conducteur des âmes dans les enfers, ainsi que nous l'avons dit plus haut. C'est ainsi, du moins, que je m'explique cette phrase énigmatique qui est en usage chez les Arméniens, et qu'ils emploient sans s'en rendre compte, et sans se douter qu'en le

[1] V. P. F. Stuhr. *Die Religions-systeme der Hellenen*. Berlin, 1838, p. 315-316 et suiv. — Horace, Ode à Mercure. — Hermès était représenté comme un dieu adroit et artiste en fait de tromperies ; on lui attribuait le vol, l'espionnage à l'ombre de la nuit, l'enlèvement de troupeaux et toute sorte de méfaits. Horace, dans son Ode, rend avec une exquise finesse toutes ces qualités.

faisant, ils parlent le langage et rendent les pensées de leurs ancêtres païens.

Dir était d'origine assyrienne. En Assyrie, il apparaît comme le fils de Nébo, Nébou — du dieu, protecteur de la science, du Hermès assyrien. Dans ces derniers temps il a été découvert, à Birs-el-Nimroud, une chambre semblable à une chapelle dans laquelle, sur toutes les briques, se trouve l'empreinte triangulaire d'un coin ou d'un fer de flèche — un des emblèmes divins des Assyriens. Cette image d'un fer de flèche, qui entrait notoirement comme élément essentiel dans la composition de l'écriture cunéiforme et servait en même temps de symbole à Nébo, l'était également de Dir. Ce signe figurant une flèche servait aussi, chez les anciens Perses à désigner la planète Mercure. Selon Hyde (*De relig. veter. Persar.*, p. 242), les anciens Perses nommaient la planète Mercure, Tir [1], flèche, à cause de la rapidité de son mouvement. Les inscriptions assyriennes appellent Nébo, souverain de Borsippa ; il est probable que des écoles étaient attachées à son temple, dans lesquelles les Chaldéens de Borsippa, dont parle Strabon (*Géograph.*, Paris, 1805-1819, t. V, l. XVI, § 5, p. 169), recevaient leur instruction.

Nous fermons avec Dir la liste des divinités que l'Arménie avait en commun avec l'Assyrie.

7. *Mihr.* Ce nom même indique une origine persane. Agathange le nomme fils d'Ahramazd. Son temple se trouvait dans le village de Bagarindj, district de Derdjan, pro-

[1] Le nom du roi Tiridat est un mot composé de Dir, ou Tir, et de *dad*. Dir est le dieu, déjà connu de nos lecteurs, — dad, vient du mot parsi : daden, signifiant donner ou consacrer. Ainsi, le nom de Tiridat peut être traduit, ou bien par : *don de Dir*, ou bien par *voué à Dir*. Le nom de Mihrdad s'est formé de la même manière. Tacite l'emploie sous deux formes : Meherdates et Mithridates. (*Ann.*, lib. XII, 13, 15); Hérodote écrit Mitradates (lib. I, 110) ; mais Nicolas de Damas dit Atradates, et cependant sous cette forme, il est encore facile de reconnaître la précédente. Ces deux mots sont synonimes, car le premier signifie : donné, consacré à Mitra, c'est-à-dire, au soleil, et le second, qui dérive d'Atra ou d'Adar, épithète de l'astre du jour (ou du feu, qui était le symbole habituel de son culte), veut dire également : donné ou consacré à Atra, ou Adar, c'est-à-dire à l'emblème du soleil, au feu.

vince de Bardzer-Haïg, et était renommé pour ses richesses (p. 586-588). Dans la suite, le roi Tigrane ordonna d'y poser la statue d'Héphaistos « le dieu du feu » (l. II, ch. XIV), qu'Artachès Ier enleva comme butin de guerre et apporta en Arménie. Le nom de ce dieu, connu des Grecs et des Romains sous celui de Mithra ou Mithras, signifiait dans l'ancienne langue parsi : le Soleil ; ce qui se trouve confirmé par le témoignage des livres zends. Mihr était le dieu du feu invisible (ardeur). On pourrait en trouver une preuve dans un mot dérivé de ce nom, *thour*, qui jusqu'à nos jours sert à exprimer en arménien l'idée du feu invisible, immatériel. Comme manifestation matérielle de Mihr, étaient reconnus :

A. Areg-akn [1], œil d'Areg, — le Soleil apparent, que le Zend-Avesta nomme également l'œil d'Ormouzd, le héros éclatant qui parcourt souverainement sa carrière et qui fertilise les déserts, le plus sublime des Izédts, toujours vigilant, protecteur du pays. Areg-akn était en même temps le symbole du feu sexuel de l'homme.

B. Lous-in [2], la Lune, qui était le symbole du feu sexuel de la femme et que Moïse de Khorène nomme feu-sœur [3]. (*Hist. des saintes vierges compagnes de Ripsimé.* Œuvr., p. 301.)

[1] Les Arméniens n'étaient pas les seuls à surnommer le Soleil, l'œil d'Areg. Remarquons en passant, que c'était une image des plus répandues et des plus antiques que l'on rattachât à l'idée du soleil. Les Perses le nommaient l'œil d'Ahura Mazda ; les Égyptiens l'appelaient l'œil droit de Demiourgos ; les Grecs, l'œil de Zeus ; les ancêtres des Germains actuels l'œil de Wuotan. Comme les poëtes du Nord de l'ancienne Germanie donnaient au soleil l'épithète de : gimsteinn himins — gemma cœli ; de même Nersès de Lampron (XIIe siècle), l'appelle : le brillant escarboucle. (V. *J. Grimm. Deutsche Mythologie.* II, Band., p. 665. — Œuvres de Nersès. Venise, 1830, p. 285, dans sa poésie : Le ciel et sa parure.)

[2] Il est probable que Luna, Luciana (de *lucere*) en latin, *losna* en étrusque, sont d'origine commune avec l'arménien, *louis*, lumière, *lux* en latin, *loutch* (rayon) en russe. Ainsi donc, *lousin* doit signifier lumineux. Remarquons encore que, dans le Panthéon assyrien, on trouve une divinité *sin* (lous-sin), qui veut dire lune.

[3] A l'opposé de cette notion des Arméniens sur le sexe du soleil et de la lune, les anciens Germains appelaient le soleil : frau sonne, et la lune : herr mond. (*J. Grimm*, *ibid.*, p. 666.)

Le principal temple d'Areg-akn et de Lous-in se trouvait à Armavir, la plus antique capitale de l'Arménie. Les idoles de ces divinités y furent posées par Vagharschak (Valarsace), fondateur de la dynastie des Arsacides (Moïse de Khorène, l. II, ch. VIII). Un second temple, dans lequel un feu sacré, nommé le feu d'Ormouzd, était perpétuellement entretenu, se trouvait à Bag-avan, la Bakou actuelle (Moïse de Khor., l. II, ch. LXXV). En outre, il est permis de croire que des temples de ces divinités existaient dans plusieurs autres endroits, comme par exemple, dans le district d'Andzavadzig, province de Vasbouragan (V. *Lettre de Moïse de Khorène à Saak Ardzrouni.* Œuv., p. 294-295), et à l'est du mont Pakhat, à l'endroit nommé Bouth[1] (Moïse de Khor., *Hist. des saintes vierges compagnes de Ripsimé.* Œuv., p. 301). Un feu sacré était entretenu dans ce temple sur les autels de Mihr, et nous en trouvons la preuve dans les expressions même de Moïse de Khorène : feu inextinguible, incessant.

8. De même que le feu, l'eau était aussi l'objet du culte des Arméniens. Ils la nommaient : source-frère[2]. Dans le Zend-Avesta nous trouvons parmi les vingt-huit Izèdes, Ardvizour — source de l'eau céleste, Dévou, fille d'Ormouzd. La seconde partie du nom d'Ardvi-zour indique une origine

[1] Bouth, ou Pout, en parsi, signifie idole. Probablement cet endroit fut nommé ainsi, parce qu'il s'y trouvait des temples, renfermant des idoles. Comparez Bag-avan, Bag-aran, etc.

[2] Chez les anciens Arméniens, comme chez les Perses (V. *Hérodote,* l. I, 139), les fleuves avaient un caractère sacré. L'Euphrate jouissait d'une vénération particulière, et l'on peut en voir la preuve dans les villes saintes, situées de préférence sur ses bords, telles que : Ani, T'il, Eriza, Bagaharindj, Achtichat, — ainsi que dans le témoignage de Tacite. Selon cet historien, si son récit est exact, les habitants des bords de l'Euphrate croyaient que les eaux du fleuve grossissaient parfois sans raison apparente, même en l'absence de pluies, comme signe d'un avenir prochain, favorable et heureux, et que sur l'apparence de l'écume, qui se montrait, en ce cas, à la surface, ils tiraient des oracles pour l'issue de leurs entreprises. Tacite dit encore qu'un cheval était offert en sacrifice au fleuve, et il ajoute, que les Arméniens, outre ces oracles, tirés de l'apparence de l'eau, observaient encore les présages du ciel et de la terre. (Tacite, *Ann.*, VI, 375.)

commune avec le mot arménien : *djour*, qui signifie eau, et l'on ne saurait douter que les Arméniens, sous le nom de source-frère, n'adorassent, ainsi que les anciens Perses, la source de l'eau céleste, c'est-à-dire Ardvi-zour. Selon Moïse de Khorène, l'adoration du feu-sœur et de la source-frère se pratiquait au pied d'une montagne, — dont malheureusement il ne détermine pas l'emplacement, — dans une caverne située à l'endroit appelé Bouth, dont il a été question plus haut.

9. Dans la même famille de dieux se place aussi Amanor. Ce mot est composé de *am* = l'an, et *nor* nouveau. Amanor veut donc dire : nouvel an. Agathange affirme que ce dieu était le protecteur des fruits et s'appelait aussi : Vanadourik, dieu donnant asile ou abri.

Son temple se trouvait à Bagavan, district de Pakrevand, province d'Ararat. Au commencement du nouvel an, dans le mois de navassart[1], correspondant au 11 août, les anciens Arméniens s'y rassemblaient de tous les points de la grande Arménie, et y célébraient, en grande solennité, la fête d'Amanor, qui durait six jours. Pendant ce temps ils restaient à l'entour du temple de Bagavan, et non-seulement ils en recevaient l'asile et le gîte (de là l'épithète *vanadour* — donnant asile), mais encore ils avaient leur part du produit des sacrifices. (*Hist. d'Agathange*, p. 619-620. — Moïse de Khorène, l. II, ch. LXVI.)

Chez les Perses, le nouvel an s'appelait *nevrouz*, mot qui signifie : nouveau jour. Il commençait et était célébré, non comme chez les Arméniens, dans la première moitié du mois d'août, mais dans le mois de fervadin, vers l'époque de l'équinoxe du printemps, tandis qu'à l'époque de l'équinoxe

[1] On ne saurait être plus naïf que les Mékhitaristes dans l'explication qu'ils donnent de ce mot. Selon eux, le mot navassart est composé de trois éléments, nav-has-ard, et signifierait : le vaisseau est arrivé à présent. Ils le font dater de Noé, qui, voyant l'arche aborder l'Ararat se serait écrié : Nav-has-ard, c'est-à-dire le vaisseau a atteint le lieu de sa destination.

Navassart est tout simplement un mot d'origine arienne, composé du mot parsi : *nev*, nouveau et du sanscrit : *sart*, an. C'est ainsi que les anciens Arméniens nommaient le mois qui commençait le nouvel an.

d'automne, ils fêtaient dans le mois de mikhrgan, la fête de Mikhra, ou Mithra. Il est clair, que l'origine des deux cultes d'Amanor et de Mikhra était primitivement la même, et que ce n'est que dans la suite que ces cultes se sont modifiés chez les Perses et chez les Arméniens, selon l'idée de chacun des deux peuples sur la divinité qu'ils adoraient.

Que le lecteur ne s'étonne pas de ce que, prenant pour base les paroles d'Agathange, nous rangions Amanor parmi les dieux, et que nous ne prenions pas seulement son nom dans le sens de l'idée du nouvel an. Nous savons bien, que jusqu'à présent, le texte de l'historien arménien n'était habituellement pris que dans cette dernière acception [1]. Cependant l'Arménie n'était pas le seul pays où l'on considérait l'année, simultanément comme une certaine période de temps et comme une divinité, à laquelle on offrait des sacrifices. Nous en trouverions des preuves à Tyr, où des autels étaient élevés en l'honneur de l'année et du mois, comme symboles de la période de temps, la plus longue et la plus courte, c'est-à-dire de deux périodes, mesurées l'une par le soleil et l'autre par la lune. (*V. Relig. de l'Antiquité* par F. Creutzer, trad. J. D. Guigniaut, t. II, III[e] partie, note 8 du l. IV, p. 964-965.)

10. En rapport immédiat avec Areg-akn, l'œil invisible d'Ahramazd, était adoré le dieu Arev [2], manifestation visible

[1] Les Mékhitaristes n'ont jamais pu comprendre le sens des dieux du Panthéon arménien, et surtout celui d'Amanor. Leur disciple fidèle, M. Dulaurier, les suit dans leur erreur, lorsque, traduisant le fragment cité d'Agathange, il rend l'expression de ce dernier : le dieu Amanor, par : le dieu de la nouvelle année. Il est clair qu'il ne soupçonne même pas chez les Arméniens l'existence d'un Dieu du nom d'Amanor. Dans le même fragment, le savant français commet une faute impardonnable en prenant le mot *vanadour*, épithète d'Amanor, pour le nom propre d'une divinité distincte, lui donnant à son tour l'épithète d'*hospitalier*, et créant de cette manière un dieu : Vanadour hospitalier, qui est de pure fantaisie. (V. ses *Recherches sur la chronol. armén.*, t. I, p. 10.)

[2] Dans le Harran, on entendait, sous le nom d'Arev ou d'Ourou, le dieu-soleil. (V. Chwolsohn. Die Ssabier. B. II, p. 288-290). Remarquons à ce sujet que, dans la langue arménienne classique, le mot : *arev* sert à nommer la lumière visible du soleil. La racine de ce mot est sans doute

de la lumière immatérielle, du principe vivifiant de l'être. Son épithète était : dispensateur de la vie. Les Arméniens adoraient en lui l'Ahramazd invisible, et il n'est pas rare de les entendre jusqu'à nos jours, comme au temps de leur paganisme, jurer par le nom de cette divinité. Ils disent : Ton Arev est témoin, ou : Ton Arev sait, locutions complétement correspondantes à celles de : Dieu m'est témoin que.... Dieu sait que....

Trouvant le culte d'Ahramazd aussi vivace et aussi répandu en Arménie, nous sommes naturellement porté à en conclure que celui d'Arev ne l'était pas moins. Nous trouvons à cet égard de précieuses informations, quoique fort brèves, chez Nersès ~~de Lampron~~, (qui vécut au XIIe siècle) dans son Épître au clergé arménien de la Mésopotamie. Nous y voyons que, huit siècles après que le christianisme eut été embrassé par les Arméniens, les habitants de la ville de Samosat pratiquaient le culte d'Arev et se donnaient le nom d'Arev-ortik, c'est-à-dire : les fils d'Arev. Nersès traite leur doctrine d'hérésie, qui prêchait l'adoration des *Devs*, et ajoute que les Arev-ortik aimant les ténèbres, se sont refusés au dogme de la lumière et n'ont cessé, depuis Grégoire l'Illuminateur, de rester dans la foi païenne de leurs pères. Par quelques

ar, que nous trouvons dans plusieurs mots arméniens ; par exemple : 1. Ar-eg, — soleil ; 2. Er-kin. — ciel, composé de *er*, — ardeur, bouillonnement, et *kin* — vie (de là : kin, — femme, et kiank', — vie). Er-kin devait donc signifier primitivement : le lieu où bouillonnait la vie, le lieu du séjour d'Areg, du Soleil, c'est-à-dire le Ciel. 3. Er-kir — terre, composé comme le précédent d'*er* et de *kir*, racine du verbe *ker-em* — porter en soi. Er-kir voulait donc dire : lieu qui porte en soi la chaleur d'Areg, — la terre. 4. Le verbe *ar-em*, — brûler, qui a conservé son caractère primitif dans le langage du peuple, qui le prononce : *er-em*. 5. Les mots : *erd*, — tuyau de cheminée d'un poêle (en anglais hearth, veut dire foyer), *er* — bouillant, *er-and* — l'ardeur du feu, au figuré : l'emportement, l'exaltation, *er-am*. — bouillir, flamber, etc. A la même famille de mots appartient probablement le mot *avr* — jour, qui se prononce aujourd'hui *or*, mais qui anciennement était prononcé *avr*. Nous en avons la preuve dans les formes de déclinaison de ce mot : *avour*, *avour*, *avourk'*. Chez les Mendaïtes, il avait le son de aur (en grec : Uranus, — Auran, dieu Ur), et signifiait une divinité ayant son séjour au-dessus des cieux.

mots de ce patriarche, nous apprenons que les Arméniens païens adoraient : 1° Areg-akn; 2° Lousin; 3° les astres, 4° l'arbre Barti (de la famille des peupliers), auquel nous reviendrons plus tard; les devs le choisissaient pour demeure et y exigeaient le culte des humains. Nous apprenons enfin 5° que les femmes, chez les Arev-ortiks, s'adonnaient à la divination et à la sorcellerie, et préparaient différents maléfices, à l'aide desquels elles enflammaient d'un amour coupable les personnes des deux sexes, en les leur offrant, soit dans leur nourriture, soit dans leurs boissons.

Nous voyons donc, d'après Nersès, que les Arev-ortiks et, partant aussi leurs ancêtres, outre Areg-akn, Lousin et Arev, adoraient encore les astres en général[1]. (V. l'Épître de Nersès, dans ses Œuvres complètes. Venise, 1838, p. 238-253.)

Il est vrai, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que le nom d'Ahriman, l'antagoniste d'Ahramazd n'est point du tout mentionné par les auteurs arméniens; il n'en est pas moins curieux de voir que dans quelques mots qu'ils em-

[1] Remarquons, en passant, que Grégoire Magistros (XIe siècle), dans une de ses Epîtres, fait déjà mention des Arev-ortiks. M. Dulaurier, dans sa traduction de la Chronique de Mathieu d'Edesse, tombe dans une étrange erreur, en les appelant adorateurs du feu, et en attribuant en même temps le culte du feu au peuple arménien païen (p. 464, n° 3). Il est étonnant de voir M. Dulaurier confondre le culte du soleil avec celui du feu. La science contemporaine a suffisamment prouvé que le dualisme et le culte des éléments étaient deux systèmes religieux, complétement distincts. Le dualisme était l'antique enseignement des Perses, et c'était aussi le culte des Arméniens païens, tandis que l'adoration des éléments formait la base de la doctrine des Mages, qui est d'origine scythique. Ce n'est que dans la suite des temps, que cette doctrine pénétra en Perse, et encore ne parvint-elle qu'avec peine à s'y confondre avec la religion du dualisme pur, qui ne cessa de conserver sa position, comme religion de l'État et des classes élevées, tandis que l'enseignement des Mages était répandu dans les campagnes, et formait la religion des classes inférieures et du bas peuple. Lorsque Hérodote dit que les Perses adoraient la terre, l'eau, le feu et les vents (l. I, 131), il entend sans doute parler de la religion des Mages, répandue parmi les masses, car on peut voir de son récit même qu'il ne se doutait nullement des croyances ariennes des Achéménides.

ploient pour le caractériser, nous reconnaissons l'épithète qui lui est appliquée par les anciens Perses. Moïse de Khorène raconte, dans un endroit de ses écrits, que les Arméniens, au commencement du IV[e] siècle, adoraient deux Vishaps (dragons) tout noirs, dans lesquels s'incarnaient les Devs (Œuv. compl. — *Hist. des vierges comp. de Ripsimé*, p. 301-302). Or, nous savons par les traditions des Perses, qu'après l'attaque infructueuse d'Ahriman, à la tête de tous ses Devs, contre l'empire d'Oromazd, il dut chercher son salut dans la fuite, et se précipita, sous la forme d'un dragon, du ciel sur la terre. (V. Rhode. — Heil. Sage, p. 174, 376.) Moïse de Khorène assure, — ce qui est digne d'attention, — que l'on sacrifiait à ces Vishaps des victimes humaines, des jeunes filles et des jeunes garçons vierges. Il ajoute que les Devs, réjouis de la vue du sang, des autels, du feu et de la source d'eau, faisaient apparaître des visions accompagnées d'éclat, de bruit et de danses. L'historien termine ce récit plein d'intérêt par ces paroles : « Autour du rocher, sur lequel cela se passait, étaient de profondes gorges, remplies de serpents et de scorpions, pleins d'un venin mortel (*Ibid.*). » Il nous semble que les mots serpents et scorpions n'ont pas besoin de commentaires ; le lecteur n'ignore certainement pas que ces reptiles, créatures d'Ahriman, lui servaient aussi d'emblèmes.

11. Nous ne pensons pas que l'on nous accuse de forcer le texte si, de tout ce qui précède, nous tirons la conclusion que les Arméniens, adorant le bon principe, Ahramazd, honoraient en même temps le principe du mal, Ahriman. Nous le croyons d'autant plus, que nous trouvons comme objet de leur culte, les Devs [1], serviteurs d'Ahriman, créés par lui. Si nous

[1] La forme parsi de ce mot est : daêva ; en sanscrit : dèva. Chez les Brahmanes il signifie : dieu ; chez les Perses, l'esprit malin. (E. Burnouf, Yaçna, t. I, p. 8.) En sanscrit : Djaus (*divas*, dat. *divé*, acc. *divam*, voc. *djaus*) signifie : ciel, — cœlum, — et par le son, il s'approche du mot grec : Zeus, et du germain : Tius. A la forme antique des cas de déclinaison du mot Zeus (Dios, Dii, Dia), correspond le latin : *Jovis*, *Jovi*, *Jovem*, dont le nominatif seul *Ju*, *Jus* n'est pas usité, et il ne s'est conservé que dans le mot composé Jupiter, Juspiter. Ce *Jus*, *Jovis* n'est autre que la forme affaiblie de celle de Djus,

nous rappelons en outre que le royaume infernal se nomme chez les Arméniens, Tjokhk, qui rappelle le mot parsi : douzakh, lequel sert à nommer le séjour primitif d'Ahriman, en opposition à Korotman, le séjour des bienheureux, communiquant au premier, par le pont de Tchinvad, il ne nous sera pas difficile de reconnaître Ahriman dans le souverain du sombre empire.

12. Il s'est conservé dans l'ancien arménien un mot : Santaramed, ou Santarabed, dont l'origine parsi saute aux yeux du premier abord. Le santaramed, ou santarabed des Arméniens n'est évidemment pas autre chose que le Sapendamat, ou Espendarmat des anciens Perses, qui nommaient ainsi l'esprit de la terre, l'un des Izèdes, créés par Ormouzd. Neriozang l'appelle maîtresse de la terre. (E. Burnouf, Yaçna, ch. I. p. 157, 158). Ce mot, transporté du monde païen dans le monde chrétien par les auteurs des IV[e] et V[e] siècles, et qui servait chez les anciens Perses et chez les Arméniens à

Djovis. Le Zeus grec et le latin *Djus*, expriment la même idée d'un Être céleste, d'une personnification du ciel : Dium, Divum — voûte du ciel, Zeus — fils du ciel.

Outre Djaus, Zeus et Jupiter, nous trouvons encore les mots : *Devas*, *Théos* et *Deus*, qui rendent l'idée abstraite de la Divinité. Le latin : *Deus*, approche beaucoup du germain Tius, Zio. On trouve dans l'Edda, la forme : tivar, signifiant les dieux, les héros. Le div, du persan moderne, div et divo, du russe, ont leur racine dans div — ciel, ou proprement dit : brillant, duquel est dérivé deva — céleste. (Dans sa forme primitive, le mot div s'est conservé en arménien dans tiv — jour ; du même mot vient le latin : *dies* et probablement dien — jour, en russe.) (Voyez J. Grimm. Deutsche Mythologie, ch. IX, p. 175-176 ; — W. Mannhardt. Die Götterwelt der deutschen und nordischen Völker. Berlin, 1860, vol. I, p. 57. — Max Müller, Wissenschaft der Sprache. Erste Vorlesung, p. 10.) Malgré cette origine céleste, daëva, dans la doctrine de Zoroastre, représente le principe du mal, le serviteur d'Ahriman. Le savant E. Burnouf explique cette transformation d'un génie bienfaisant en génie du mal, par l'antagonisme qui s'éleva entre les adorateurs de Brahma et les disciples de Zoroastre, par suite de la séparation de ces derniers, des Indiens et de leur émigration hors de leur patrie. Les effets de cet antagonisme se produisirent dans les croyances religieuses des Perses. Les divinités bienfaisantes des Indiens devinrent malfaisantes dans la doctrine de Zoroastre, et les dieux du mal des Brahmanes furent représentés dans le Vendidad comme bienfaisants.

nommer un esprit terrestre, saint et soumis, devint chez les Arméniens chrétiens l'expression d'une idée complétement opposée. Quoiqu'ils entendissent encore par ce mot un esprit, ils ne le qualifiaient plus de saint et de soumis, mais ils le prenaient au contraire pour l'esprit malin, l'esprit du royaume infernal, de l'abîme de l'enfer. (V. ma traduction en russe de *Moïse de Khorène*, p. 327, note 515). Avec ce sens, ce mot nous apparaît plus tard dans la traduction arménienne de la Bible (Ézéch., ch. XXXI, 16), chez Moïse de Khorène (l. II. ch. LXII), et chez des auteurs arméniens postérieurs.

II

Au temps du roi Vagharchak (Valarsace), 150 ans avant J.-C., deux Indiens, deux frères, Kisané et Temedr, vinrent se présenter à lui et lui demandèrent asile. C'étaient deux princes qui avaient encouru la colère de leur souverain. Valarsace donna l'ordre de leur assigner en jouissance le pays de Daron, où ils s'établirent et fondèrent la ville de Vishap. Bientôt après, ils se rendirent dans la ville voisine d'Achtichat, et y élevèrent des idoles adorées dans l'Inde.

Quinze ans plus tard, le roi d'Arménie, pour une raison restée ignorée, fit tuer les deux étrangers et transmit les terres qu'ils possédaient à leurs trois fils. Ceux-ci se retirèrent sur le mont Karké, y choisirent un endroit remarquable de beauté et de fraîcheur, abondant en gibier, en bois et en pâturages, et y élevèrent deux idoles en cuivre, l'une de douze coudées de haut, l'autre de quinze. Zénob de Glag, disciple de saint Grégoire, vers les premières années du IVe siècle, nous dépeint, en témoin oculaire, les descendants de ces émigrants de l'Inde. Selon lui, ils étaient de couleur noire, d'un aspect repoussant et portaient de longs cheveux. Sous ces traits nous reconnaissons sans peine les habitants des rives du Gange. Mais Zénob, à notre grand

regret, ne nous donne aucun renseignement sur le fond de la doctrine de ces étrangers, sur ce qu'étaient ces idoles qu'ils élevèrent, et sur les divinités qu'elles devaient représenter. Il n'affirme qu'une chose, — et avec assurance, — c'est que là où se trouvaient ces idoles, il y avait autant de Devs (esprits malins) qu'il y en a dans les abîmes du Sandarameд, c'est-à-dire de l'enfer.

Malgré la parfaite obscurité de l'auteur, dans ce fragment sur les idoles indiennes, quelques savants ont voulu à toute force en tirer des conclusions précises sur les divinités que ces deux idoles devaient représenter.

Un savant arménien, M. Avdal, qui habite Calcutta, sans se préoccuper en aucune façon de l'absence de données sérieuses à l'appui, pense voir dans ces idoles le Jagannat et le Kali-gat des Indiens (*Memoir of Hindoo colony in ancient Armenia.* Journal of the Asiatic Society of Bengal. Calcutta, 1836, v. V, p. 332). Le célèbre savant allemand Lassen s'efforce de reconnaître: dans Kisané, Krichna, et dans Temedr, Khabadar ou Balerama. (V. Ritter, *Erdkunde.* Berlin, 1843, v. X, l. III, *West-Asien*, p. 557.) Nous trouvons ces efforts d'assimilation complétement inutiles, par la simple raison qu'il n'est nullement question, dans le récit de Zénob, de deux divinités indiennes s'appelant Kisané et Temedr. Ces deux noms n'étaient que ceux des deux frères, premiers émigrants de l'Inde. Après qu'ils furent tués sur l'ordre du roi d'Arménie, les fils transportèrent les idoles de leurs dieux héréditaires d'Achtichat sur le mont Karké, et, depuis lors, ces idoles furent connues des habitants du pays de Daron sous une dénomination générale des dieux-frères Kisané et Temedr. (V. Zénob de Glag, *Hist. de la prov. de Daron.* Venise, 1832, ch. I, p. 8, 25-39.) Tel est le sens exact du récit de l'historien arménien. MM. Avdal, Neumann et d'autres comprirent à faux le texte du récit de Zénob et, disons-le en passant, il a pu y prêter par son obscurité, car il est bien peu intelligible. En l'interprétant d'une manière fausse, ils induirent en erreur des savants comme Ritter et Lassen, et



les amenèrent à des commentaires arbitraires des noms de Kisané et Temedr. (*Erdkunde*, p. 554-557. *Ubersicht der neuesten Erscheinungen der Armenischen Litteratur,* eine Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Göttingen, 1837, 8, B. I, p. 253).

Un fait incontestable nous est acquis : c'est celui de l'existence des idoles de divinités indiennes, pendant la durée de 450 ans (depuis 150 av. J.-C. jusqu'à 302 après J.-C.), dans la province de Daron. Elles y étaient l'objet du culte des habitants. Mais quelles étaient ces divinités? En quoi consistait leur culte? Ce sont là des questions auxquelles le texte de Zénob ne nous autorise nullement à répondre. Le désir de construire à toute force, sur une base imaginaire, un système qui croule au premier choc de la critique, ne nous paraît pas compatible avec la dignité de la science.

III

A une époque plus récente de l'histoire d'Arménie, — l'an 114 av. J.-C., — nous trouvons les premiers vestiges des dieux de la Grèce introduits dans le Panthéon arménien. Selon Moïse de Khorène, le roi Artachès, guerrier célèbre, petit-fils de Valarsace, après une expédition heureuse en Asie Mineure, en rapporta, en guise de trophée de guerre, des images de dieux grecs, pour les placer dans sa capitale, Armavir. C'était des idoles dorées, coulées en bronze, d'Artémis, d'Hercule et d'Apollon. Elles furent reçues, à leur arrivée, par les grands prêtres, qui les dressèrent à Armavir. Après la mort d'Artachès I, les mêmes prêtres transportèrent la statue d'Hercule au village d'Achtichat, dans la province de Daron, et l'y placèrent. Le même historien affirme qu'Artachès ajouta encore à ces trophées les images de Dios Olympien (Jupiter), d'Athènè (Minerve), d'Héphaistos (Vulcain), d'Aphrodite (Vénus), et une seconde statue d'Artémis. Elles formaient son butin de guerre, conquis en Grèce

et expédié en Arménie. Les prêtres les placèrent dans le fort d'Ani, district de Daranaghi, province de Bardzer-Haïg (Moïse de Khor., l. II, ch. II). Le roi Tigrane II (89-55 av. J.-C.), aussitôt après son avénement, s'empressa d'assigner différents endroits de culte aux statues des dieux grecs, qui se trouvaient à Ani. Nous voyons, à cette occasion, que les prêtres arméniens les dirigèrent sur ceux des temples indigènes dans lesquels les divinités arméniennes, qui y étaient déjà, leur semblaient correspondre le plus aux dieux grecs. C'est ainsi que le Dios Olympien fut placé dans le temple d'Ani, consacré à Ahramazd, le père des dieux (Agath., p. 586; Moïse de Khor., l. II, ch. XIV et LIII); Athènè à Til, village du district d'Egéghiatz, province de Bardzer-Haïg, où se trouvait un temple de la déesse Nané (Moïse de Khor., l. II, ch. XIV; Agath., p. 586-588); Artémis à Erizé, village du même district, où était le temple de la déesse Anahid (Agath., p. 45-46; Moïse de Khor., l. II, ch. XIV, LX); Héphaistos à Bagarindj, village du district de Derdjan, province de Bardzer-Haïg, où se trouvait le temple du dieu Mihr (Moïse de Khor, l. II, ch. XIV; Agath., p. 590); Aphrodite à Achtichat, province de Daron, où était un temple de la déesse Astghig (Moïse de Khor., l. II, ch. XIV; Agath., p. 602-603.)

Moïse de Khorène raconte aussi que ces dieux et déesses furent apportés en Arménie, accompagnés par des prêtres de la Grèce (l. II, ch. XIV).

L'emprunt de dieux étrangers et leur installation parmi les divinités nationales d'un peuple, offraient un phénomène fort ordinaire dans le monde païen de l'antiquité. Nous ne le trouvons pas seulement chez les peuples de l'Asie occidentale; il se présente aussi à Rome, où, dans les derniers temps du paganisme, les dieux de tout l'Orient avaient envahi son Panthéon. Le même fait se retrouve en Arménie, à plus de cent ans avant J.-C., lorsque les dieux de la Grèce apparaissent dans ce pays, et y sont adorés par les habitants à l'égal de leurs divinités nationales.

IV

Moïse de Khorène ne nomme qu'en passant les dieux syriens. En parlant du roi Abgar, qui vécut à l'époque de Jésus-Christ, et qui transporta sa capitale de Medzpin à Edesse, il fait, avec sa concision habituelle, cette courte annotation : (Le roi) y transporte (à Edesse) de Medzpin sa cour et toutes ses idoles : Napok, Bel, Pathnikal et Tharath (l. II, ch. XXVII). L'historien se borne à cette nomenclature. Nous en apprenons donc uniquement, que les idoles de ces dieux se trouvaient d'abord à Medzpin (Nisibe) et qu'Abgar les transporta à Edesse. Il faut en conclure qu'elles ne franchirent point les limites de la Mésopotamie arménienne, et que là, elles recevaient un culte comme divinités syriennes, ayant reçu droit de cité au Panthéon arménien.

Voyons ce qu'étaient ces dieux :

1. Le premier, Napok, n'est autre que le Nébo ou Nébou assyrien, qui se présente en Syrie sous le nom de Naboukh. Nous avons vu plus haut que, dans l'ancienne Assyrie, c'était le dieu de l'enseignement. Or, en Syrie et dans la Mésopotamie arménienne, sous le nom de Napok ou de Naboukh, on entendait Mercure. (V. Chwolsohn. Die Ssabier und der Ssabismus, l. II, p. 22, 164.) Ce dieu était connu dans la grande Arménie sous le nom de Dir. Ses épithètes étaient : scriba, sapiens, c'est-à-dire : écrivain, sage, savant ; chez les Arméniens et les Perses : tébir (débir), écrivain; chez les rabbins, comme l'affirme M. Chwolsohn (ouvr. cité, p. 685), « der Schreiber der Sonne, » l'écrivain du soleil. Toutes ces épithètes indiquent avec évidence le sens de cette divinité, qui était adorée dans l'ancienne Assyrie sous le nom de Nébo ou Nébou, — en Syrie, sous celui de Nabou ou Naboukh — et dans la Mésopotamie arménienne, sous la forme de Napok : c'était le dieu de l'enseignement.

2. Moïse de Khorène nomme ensuite Pel (ou Bel). Ce dieu

avait à Babylone les épithètes suivantes, selon M. Rawlinson : « the Suprime, the Father of the Gods, the Procreator, the Lord, the King of all the spirits, Lord of the countries, » c'est-à-dire : le Suprême, le Père des dieux, le Procréateur, le Seigneur, le Roi de tous les esprits, le Seigneur de toutes les terres. Ainsi, remarque M. Rawlinson, Bel répondait au grand Jupiter des Romains : he answers to the great father Jupiter of the Romans . (Voyez son article : On the relig. of the Babylonians and Assyrians, dans sa traduction d'Hérodote, v. I, p. 594-598.) Bel conserve aussi en Syrie ce caractère de l'Être suprême. Il y était connu sous l'épithète : « der ernste Greis, » le vieux sage, sous lequel on entendait Chronos; et, comme en Assyrie, il renfermait l'idée de l'Être primitif, du Créateur de tout ce qui existe (Chwolsohn, id., p. 39, 165, 171). On ne saurait douter que le Pel de Moïse de Khorène ne fût cet Être suprême, créateur de tout ce qui existe, que l'on adorait dans l'ancienne Assyrie et ensuite en Syrie.

3. Pathnikal, le troisième des dieux qu'Abgar transporta de Medzpin à Edesse, reste jusqu'ici à l'état d'énigme. Quel était ce dieu? Nous ne saurions le dire. Le professeur Chwolsohn, spécialement versé dans tout ce qui touche au monde du sabéisme, pourrait nous en donner peut-être la signification; mais, en parlant des dieux d'Abgar, il passe sous silence, bien à regret, le dieu Pathnikal.

Toutefois je me permets de poser ici quelques questions au sujet de Pathnikal, auxquelles pourront répondre les personnes compétentes, versées dans les antiquités du Harran. Le mot de Pathnikal n'est-il pas composé de *Pathni* (Batne, Batna, l'ancien Saroudj ou Séroutch, comme l'écrit Vartan), nom d'une ville dans la Mésopotamie septentrionale, et du mot arménien *kal*, bouc? N'y avait-il pas en Syrie un dieu qui était adoré sous la forme d'un bouc?

4. La quatrième divinité des Arméniens de Mésopotamie était Tarath. Sous ce nom nous reconnaissons celle qui était connue en Syrie sous le nom de Tarhata, « prodigiosa Atar-

gartis, » de Pline. — Selon ce dernier, les Grecs firent d'Atargatis le nom de Derceto (*Hist. natur.*, l. V, 23). On la représentait sous la figure d'une femme, finissant, à la partie inférieure du corps, en poisson. (Diodore de Sicile, *Bibl. hist.*, l. II, 4). Dans cette déesse les savants croient reconnaître Astarté qui, sous divers noms, n'était pas moins honorée dans l'Asie occidentale que dans tout l'Occident. (V. Creutzer, *Relig. de l'Antiquité*, t. II, IIIe part., note 4, p. 910, note 6, p. 945; — Chwolsohn, Die Ssabier, t. II, p. 159; — G. Wilkinson, On the Worship of Venus Urania throughout the east in the *Hist. of Herodotus*, v. II, p. 537-547). — Il est évident que la forme primitive du nom de cette déesse est Tarhat (ou Targat), dont le nom arménien Tarhat (pron. tarat) s'est formé par illision du son *g* ou *k*. Le mot grec Derceto, ou Derket, provient immédiatement de la forme primitive. Chez Pline et Strabon, ce nom, s'ajoutant un *a* au commencement et une terminaison en *is*, apparaît sous la forme d'A-targat-is.

V

Nous avons déjà fait mention des Devs, serviteurs d'Ahriman. Il va sans dire, cependant, qu'ils n'étaient pas les seuls à former l'entourage des divinités arméniennes de rang supérieur, et qu'ils partageaient cet honneur avec d'autres esprits d'un ordre inférieur. On est en droit de supposer, à en juger par quelques noms conservés dans l'ancienne langue arménienne, qu'ils ne forment que des fragments d'un corps de doctrine païenne complète des anciens Arméniens, et que cette doctrine présentait autrefois un tout systématique et harmonieux. Nous trouvons, par exemple, les noms d'Outch-gabarig, Hamparou, Bai, Barig et d'autres, dont il nous est impossible aujourd'hui de définir le sens et le rôle, n'ayant point, à cet effet, de données suffisantes. Les commentaires que nous en donnent les Mékhitaristes, dans leur grand Dictionnaire, ne méritent pas la moindre attention, car ils man-

quent essentiellement de logique. Ces érudits les expliquent, en s'appuyant sur d'anciennes traductions arméniennes du grec, dans lesquelles les auteurs rendent les noms de différents êtres de la mythologie hellénique par des mots empruntés au monde païen de l'Arménie. Or, il est connu : combien peu de confiance méritent les auteurs chrétiens des premiers siècles, dans leur manière de rendre les noms et surtout le caractère des divinités païennes. Les Arméniens n'y font pas exception. C'est ainsi que le mot grec: hippocentaure, était rendu par eux à l'aide du mot : *ouchgabarig;* tandis que dans celui-ci il est impossible de trouver le moindre sens des deux mots: hippos et centauros. Il est clair, que pour exprimer le mot grec hippocentaure, le traducteur a employé le premier nom venu du paganisme arménien, non comme équivalent de hippocentaure, mais uniquement parce que le mot *ouchgabarig* était tout fait et servait à nommer un des esprits de la mythologie arménienne. On peut en dire autant des autres noms que nous avons cités. Les Mékhitaristes, mettant de côté toute critique, prirent au réel le sens qui leur était donné par les premiers auteurs arméniens chrétiens, et tombèrent dans une erreur grossière, en y entraînant à leur suite d'estimables savants arméniens et européens. Nous nous abstenons de nous lancer dans l'interprétation de ces noms, qui sans doute servaient autrefois à rendre tout un ordre d'idées sur les êtres de second rang du Panthéon arménien, mais qui, à défaut de notions certaines et exactes sur leur emploi, ont entièrement perdu pour nous leur sens primitif.

D'un autre côté, nous pouvons recommander à l'attention des lecteurs les noms de deux esprits dont nous avons reconstitué le sens et le rôle, à l'aide de renseignements assez satisfaisants que nous en ont laissés les anciens auteurs arméniens. Nous voulons parler des Aralèz et des Kadch. Les Mékhitaristes de Venise et de Vienne, ainsi que quelques-uns des orientalistes européens, ont bien voulu accepter notre explication des Aralèz et de Kadch comme ne manquant pas de base.

Nous l'avions proposée dans nos Recherches sur l'épopée des anciens arméniens, p. 80-92, et dans notre dernière traduction de *l'Histoire de Moïse de Khorène*, p. 251-256, n° 57. — Pour compléter notre essai actuel, nous allons résumer en peu de mots les conclusions auxquelles nous sommes arrivé relativement au sens des mots : Aralèz et Kadch. Commençons par Aralèz.

Mar-Abas-Katina (150 ans av. J.-C.), contemporain de Vagharschak (Valarsace), fondateur de la dynastie des Arsacides d'Arménie, est le premier qui fit usage de ce mot dans son récit, touchant les traditions nationales de la lutte de Sémiramis avec Ara, roi d'Arménie, de la dynastie des Haïciens, qui vécut 1767 ans avant J.-C. Ceux qui ont lu l'Histoire de Moïse de Khorène n'ignorent pas que la mort de ce roi, tombé dans un combat contre la reine assyrienne, loin de mettre fin à la guerre, irrita les Arméniens au point de les décider à tenter tous leurs efforts pour venger la mort de leur bien-aimé souverain. Ils n'ignorent pas non plus que Sémiramis, pour calmer l'armée arménienne, fit courir le bruit qu'elle avait ordonné aux dieux de lécher les blessures du roi Ara, après quoi il devait ressusciter, et lorsque le cadavre eut déjà commencé à se décomposer, elle le fit jeter dans une grande fosse, et, en même temps, faisant habiller un de ses amants d'ornements royaux, elle répandit la nouvelle que les dieux, ayant léché les plaies d'Ara, l'avaient ressuscité, ce qui parvint à calmer le peuple. Tel est le récit de la légende populaire.

Un autre écrivain du IVe siècle, Faustus de Byzance, raconte l'histoire du meurtre du général arménien, Moucheg, qui vécut sous le règne de Varazdat Archakouni (384 ans après J.-C.), en ces termes : Bat Sakharouni, nourricier du roi Varazdat, portant envie à la gloire de Moucheg, parvint, à l'aide d'insinuations perfides et continuelles, à le perdre dans l'esprit du roi, à tel point que Varazdat se décida à ordonner



la mort de Moucheg. Le meurtre fut accompli à la table du roi sur un signal convenu (l. V, ch. XXXV). L'historien pour-

suit ainsi son récit : « Lorsqu'on apporta le corps du général Mouchel dans sa maison, chez ses parents, ceux-ci ne voulurent pas croire à sa mort, bien qu'ils virent sa tête séparée du tronc. Ils disaient : Il avait pris part à des batailles sans nombre et jamais il ne fut blessé ; jamais flèche ne l'atteignit, jamais l'arme d'un guerrier ne lui porta de blessure. D'autres, n'espérant pas qu'il revînt à la vie, appliquèrent la tête au corps et l'y ayant fixée, l'exposèrent sur le toit d'une tour. Ils disaient : Mouchel ayant été un homme de courage, les Arlèz descendront et le ressusciteront. Ils se tinrent là et le gardèrent, attendant sa résurrection, jusqu'à ce que le cadavre tomba en pourriture. Alors ils le descendirent de la tour et, lui ayant fait des funérailles, ils l'ensevelirent d'une manière convenable. (L. V, ch. XXXVI). »

Enfin Ieznik, qui vécut au Ve siècle, mentionne aussi dans sa Réfutation des hérésies, l'existence des Aralèz, qui ressuscitaient les guerriers, tombés dans les combats. (L. I, § 24-25.)

Toutes ces indications nous montrent que les Arméniens païens croyaient à l'existence d'esprits Aralèz, qui avaient le pouvoir de ressusciter les morts tombés sur les champs de bataille. Selon l'expression de Faustus de Byzance, ces esprits descendaient et rendaient la vie au mort en léchant ses blessures.

L'étymologie du mot Aralèz ou Arlèz, comme l'écrit Ieznik, indique le rôle que la croyance populaire leur assignait. Ce mot est composé de *ïar*, qui veut dire : sans cesse, et de *lez*, racine du verbe : *lezoum*, lécher ; *aralèz* veut donc dire : léchant sans cesse. L'opinion des Mékhitaristes, le faisant dériver du nom propre *Ara* et de *lezoum*, lécher, ne nous parait pas fondée (V. leur grand Dictionnaire), car il faudrait en ce cas attribuer à la mort d'Ara et à la supercherie de Sémiramis l'origine même de cette croyance. Or, dans Moïse de Khorène, nous voyons que la reine assyrienne en profite, comme d'une croyance nationale qui existait déjà en Arménie, afin de calmer l'irritation des esprits. Il est évident que si les

Arméniens païens se rendirent à l'ingénieuse invention de la reine, ce ne fut que parce que leurs propres croyances leur faisaient admettre comme possible la résurrection d'Ara par les Aralèz.

Faustus de Byzance, pas plus que Moïse de Khorène, ne nous disent sous quelle forme leurs ancêtres se représentaient les Aralèz. Tout ce que nous trouvons dans leurs textes, c'est que les Aralèz résidaient dans les espaces de l'air, puisqu'ils en *descendaient*. Ils n'étaient donc pas des esprits infernaux. Il n'y a que Ieznik qui, dans l'ouvrage cité, parlant d'un Aralèz, lui donna pour origine un chien. Malgré le vague de ces paroles, nous pouvons cependant en tirer cette conclusion que les anciens Arméniens représentaient l'Aralèz avec une tête de chien. (V. la note 57 de notre traduction de Moïse de Khorène, p. 251-256.)

Quant au mot Kadch, sa signification antique était restée incomprise jusqu'à ce moment, ainsi que nous l'avons observé. Les Mékhitaristes l'expliquaient et le traduisaient par le mot : brave, courageux. A leur suite, les arménistes l'entendaient de même. Il est vrai que les auteurs arméniens plus modernes ne l'emploient que dans ce sens; mais il était tout autre à l'époque du paganisme et même dans les écrits de Moïse de Khorène, auteur chrétien du v[e] siècle. Nous allons donc nous adresser à lui, pour trouver le fil conducteur à l'aide duquel nous pourrons reconstituer l'idée claire et le sens primitif de ce mot.

Moïse de Khorène, dans son Histoire, cite un fragment d'une épopée populaire ; dans ce fragment, le roi d'Arménie, Artavazd IV (120 ans ap. J.-C.), adresse des reproches à l'ombre de son père mort, Artachès III, et dit : « Tu es mort et tu as emporté avec toi tous et tout. Comment régnerai-je à présent sur des ruines ? » Artachès, indigné de ces reproches, maudit de sa tombe ce fils ingrat, dans les termes suivants : « Si tu sors à cheval pour chasser sur le libre Massis (Ararat), les kadchs t'enlèveront, te traîneront sur le libre Massis ; tu y resteras et tu ne verras plus la lumière. (L. II,

ch. LXI [1].) Dans la proposition : les kadch t'enlèveront, le mot *kadch* signifiait esprit, selon les notions des Arméniens païens, et nous en trouvons une preuve dans le sens des mots suivants : « Ils te traîneront sur le libre Massis ; tu y resteras et tu ne verras plus la lumière. » Comme preuve de plus de notre explication de ce texte, ajoutons encore le sens du mot *kadch*, que nous trouvons dans un ancien dictionnaire manuscrit, faisant partie de notre bibliothèque, où il est donné ainsi : kadch est un esprit, bon par essence.

Ainsi les kadch étaient des esprits bons, en opposition aux *devs*, esprits malins. Que les kadch fussent réellement des esprits bons par essence, nous le voyons encore à ce fait, que les rois arméniens Arsacides se donnaient le surnom de kadch, entendant par là des êtres supérieurs aux humains, des êtres d'origine divine. (Moïse de Khorène, l. I, ch. XI ; l. III, ch. XVII, XXVI, LI.) Le mot de kadch, dans ce sens, est l'équivalent du mot *tchetré*, que nous trouvons dans les inscriptions des médailles sassanides avec l'adjectif : *ïezdani*, céleste ; *tchetré-ïezdani* veut dire : semence d'origine céleste, ainsi que le prétendaient les rois perses sassanides (Mazdasn-bekh-Artashetr-malkan-malka-Iran-minotchetri-men-ïezdan ; — *id est :* l'adorateur d'Ormouzd, le sublime Artachetr, roi des rois d'Iran, de l'origine céleste des dieux. (V. Silv. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 177-178 [2].)

[1] Le traducteur français de Moïse de Khorène, M. Levaillant de Florival, qui suivit dans son travail la direction des Mékhitaristes, rend l'endroit dont il est question dans les termes suivants : « Si tu vas à cheval chasser sur le noble (?) Massis, les braves habitants (?) te prendront, te mèneront sur le noble (?) Massis ; tu resteras là et tu ne verras plus la lumière. » (*Hist. d'Arménie*. Paris, l. II, p. 291.)

[2] Le mot tchetré, employé dans cette inscription, existe également dans l'ancien arménien sous la forme de djed, et signifie race, génération. (V. le texte arménien de Moïse de Khorène, l. I, ch. XII.)

VI

Nous trouvons aussi chez les Arméniens, de même que dans le monde gréco-romain et en Orient, les êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes, qui servent de trait d'union et indiquent le passage graduel, selon les idées des anciens, du monde visible à l'invisible. Nous voulons parler des demi-dieux, qui s'appelaient, chez les anciens Arméniens, Tutzazn, hommes d'origine divine. Parmi ces Tutzazn, la première place appartient à Vahakn, selon l'épopée arménienne, fils de Tigrane I, Haïcien, contemporain de Cyrus et de Crésus. Sa mémoire s'est conservée dans les chants des rapsodes, qui racontent sa naissance en traits poétiques d'une impétueuse fantaisie. Moïse de Khorène nous en a conservé, dans son Histoire, un fragment qui célèbre la naissance du demi-dieu, et débute ainsi :

Le ciel et la terre étaient dans les douleurs de l'enfantement,
La mer purpurine était aussi dans les douleurs de l'enfantement,
La mer engendra un roseau rouge,
Du tube du roseau sortait de la fumée,
Du tube du roseau sortait de la flamme;
Un jeune enfant surgissait de cette flamme,
Ses cheveux étaient du feu,
Sa barbe était de flamme,
Et ses yeux étaient comme deux soleils.

(L. I, ch. xxx.)

Malheureusement, ce précieux fragment reste énigmatique, vu l'absence complète de notions d'ensemble sur les croyances des Arméniens païens. Nous ne pouvons nous rendre un compte exact de cette naissance merveilleuse du demi-dieu, de cet enfant aux cheveux de feu, à la barbe de flamme, aux yeux brillants comme deux soleils, à l'enfante-

ment duquel concourent le ciel, la terre et la mer purpurine, de ce roseau merveilleux, lançant la fumée et la flamme, qui enveloppe, comme de langes, l'enfant naissant. Dans la seconde moitié du v[e] siècle, Moïse de Khorène entendit de ses oreilles ce couplet, que chantaient les rapsodes, en s'accompagnant d'un instrument de musique, nommé pampirn[1]. Il dit que l'on célébrait encore, dans ce chant, la lutte de Vahakn avec les dragons, et sa victoire sur ces derniers; il ajoute que tout ce que l'on chantait en son honneur avait une grande ressemblance avec les exploits d'Hercule, et qu'enfin il fut rangé parmi les dieux[2]. (L. I, ch. XXXI). Semblable à Mercure, artiste accompli en fait de vol, le demi-dieu arménien vole également de la paille au Barcham assyrien, et comme trace de sa fuite avec sa charge, dans les espaces du ciel, apparaît la voie lactée, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Le mythe de Vahakn n'était pas inconnu au plus ancien des auteurs arméniens, Agathange; il donne à Vahakn, dans son Histoire, l'épithète de Vitchabakal, destructeur de dragons, ce qui concorde parfaitement avec les renseignements des vieux rapsodes, ainsi que nous venons de le voir d'après Moïse de Khorène. Vahakn était en grande vénération chez les Arméniens, à cause de l'éminent service qu'il leur avait rendu en purgeant la contrée d'animaux féroces et malfaisants. Son temple se trouvait à Achtichat, sur les rives de l'Euphrate, dans la province de Daron; c'était un des temples les plus riches de l'Arménie; il était rempli

[1] Le célèbre Ritter, induit en erreur par M. Neumann, et se fondant sur les renseignements que lui donna ce professeur de Munich, affirme que le pampirn indique des castagnettes. Les premiers traducteurs de Moïse de Khorène, les frères Whiston rendirent le mot pampirn par cymbales. (Die Erdkunde, B. VII. p. 547.) Nous avons déjà eu l'occasion de rendre le vrai sens au mot pampirn dans nos Recherches sur l'épopée des anciens Arméniens (p. 97-98.) Depuis lors, les savants arméniens et européens n'entendent plus sous ce nom ni castagnettes, ni cymbales, mais bien un instrument à cordes.

[2] Le même auteur assure que la statue de Vahakn fut aussi élevée dans l'Ibérie et qu'elle y recevait les honneurs divins et des sacrifices.

d'or, d'argent et de nombreuses offrandes dues aux grands rois; c'était le lieu préféré des sacrifices des souverains de la grande Arménie. (Agathange, p. 602-603).

C'est par Vahakn que nous avons ouvert la liste des demi-dieux arméniens, et à notre grand regret, nous devons aussi la fermer avec lui. Les auteurs chrétiens ont été trop avares de notions sur les demi-dieux. Il nous paraît cependant évident qu'il y en a eu encore, outre Vahakn ; car des hommes, dans le genre de Dork, qui vécut du temps de Vagharchak (150 ans av. J.-C.), ont dû sans doute exister également à l'époque plus ancienne des Haïciens, et être rangés fort probablement parmi les dieux, à cause de leur valeur morale, physique et intellectuelle. Nous connaissons ce fait que les Arméniens placèrent leur aïeul Haïg au ciel, dans la constellation d'Orion, qui porte son nom chez les traducteurs arméniens de la Bible. (Isaïe, XIII, 10; Job. XVIII, 31.) Mais arrêtons-nous sur ce terrain de conjectures, qu'il serait inutile d'aborder.

Nous avons déjà fait plus haut la remarque que les rois Arsacides d'Arménie se croyaient d'origine divine, c'est-à-dire demi-dieux. Ainsi, par exemple, Vagharchak Ier (Valarsace) termine sa lettre à Archak le Grand (Arsace) par ces paroles: « Je te salue, toi, célèbre par ta place parmi les dieux. (L. I, ch. IX.) » Le même Vagharchak ayant construit un temple dans sa capitale Armavir, y pose, à côté des idoles d'Areg-akn et de Lousin, les statues de ses ancêtres. (Moïse de Khor., l. II, ch. VIII.) Elles étaient connues des prêtres, sous le nom de dieux nationaux, ou d'images des ancêtres. (Moïse de Khor., l. II, ch. XLIX et LXXVII.) Tigrane VI, le dernier, d'après Bardezane le gnostique, éleva des autels sur la tombe de son frère, le grand prêtre Majan, à Bagavan, district de Bagrevand. (Moïse de Khor., l. II, ch. LXVI.) Tiridate le Grand, dans son manifeste adressé à ses sujets, du plus grand au plus humble, se donne le nom de Tutzakharn



Barthev, Parthe d'origine divine. (Agath., p. 102.) Ainsi nous voyons que les rois Arsacides d'Arménie étaient honorés de

leur vivant à l'égal des dieux; et après la mort, ils recevaient le rang et les honneurs divins [1].

VII

Nous lisons dans Moïse de Khorène que les anciens Arméniens, à l'exemple de plusieurs peuples de l'Orient et de l'Occident, avaient des bois sacrés dans lesquels ils adoraient certaines espèces d'arbres. Le plus antique de ces bois fut planté par Aramaniak, fils de Haïg, plus de deux mille ans avant J.-C., dans la province d'Ararat sur les bords du fleuve Eraskh (Araxe), non loin de la colline sur laquelle, dans la suite, son fils Armaïs fonda la ville d'Armavir [2], la première et la plus ancienne capitale de l'Arménie. Moïse de Khorène nomme les arbres plantés par Aramaniak : *Sos*, genre de peuplier argentifère. Il n'y eut d'abord que les initiés qui fussent admis aux mystères du culte qui se pratiquait dans ce bois; tel fut Anouchavan, fils d'Ara, homme admirablement doué de la nature et rempli de sagesse, que l'on surnomma : Sossanever [3]. Dans ce bois, les prêtres arméniens tiraient des oracles du bruissement des feuilles de ces peupliers, pareils en ceci aux prêtres de Dodone, qui cherchaient à lire le sort dans les mouvements imprimés au

[1] A l'appui de notre opinion, citons Ammien Marcellin, qui affirme en parlant d'Archak, le fondateur de la dynastie des Arsacides, qu'il fut divinisé pour ses exploits par les chefs Parthes et par le peuple, et que, selon l'usage du pays et les croyances populaires, il fut placé parmi les astres célestes. De là, dit Ammien, vient le titre que se donnent les orgueilleux souverains Parthes : frère du soleil et de la lune. Ammien ne se borne pas à ce récit; d'après lui, la personne même d'un homme d'origine arsacide était réputée sacrée.

[2] Armavir se trouvait au sud de Sardarabad actuel, non loin d'Erivan.

[3] Le texte de Moïse de Khorène porte : *or Sos ahovaniour*, signifiant littéralement : qui s'appelait Sos. — Dans mon édition de l'*Histoire de Jean Katholicos*, p. 13, Anouchavan reçoit l'épithète de Sossanever, c'est-à-dire consacré au bois de Sos. Je préfère cette dernière lecture à celle du texte de Moïse de Khorène.

chêne polyglotte — polyglossos, — et prophétique, — quercus fatidica. Le mouvement des feuilles de ces arbres, au souffle doux ou violent du vent, faisait, dit Mar-Abas-Katina, le fond de la science divinatoire dans les pays arméniens durant plusieurs siècles. (Moïse de Khorène, l. I, ch. xx.)

De même que l'arbre Sos, les Arméniens adoraient encore l'arbre ~~Pardi~~, espèce particulière de peuplier, qu'à notre grand regret nous ne saurions définir exactement. Le culte de ces arbres, et peut-être d'autres encore, ne dura pas seulement à l'époque du paganisme, il exista aussi après que l'Arménie eut embrassé le christianisme. C'est ainsi que nous voyons à Samosate, en Mésopotamie, les Arev-ortik, fils d'Arev, conserver leurs croyances païennes jusqu'au XII[e] siècle après Jésus-Christ, et adorer, à côté d'Arev, l'arbre ~~Pardi~~. Le patriarche Nersès, qui nous a conservé ce fait, raconte que les Devs entraient dans cette espèce d'arbres et y exigeaient le culte des hommes. (V. son Épître, Venise, 1838, p. 238-253).

Il est fort naturel que Nersès nous donne ce récit en termes peu explicites, comme une marque de son dédain pour la doctrine des fils d'Arev, mais il nous enlève par là tout moyen de nous faire une idée précise sur l'idée religieuse, que les Arev-ortiks attachaient au ~~Pardi~~, objet de leur culte. Nous savons d'ailleurs que, chez bien d'autres peuples du monde ancien et du monde moderne, les arbres étaient pris comme symboles d'idées abstraites. Le figuier sacré dans l'Inde était le symbole de la force agissante et créatrice de la nature. (Creutzer, t. I, 1[re] part., l. I, ch. II, p. 140-150.) En Phrygie et à Rome, à la fête de la Mère des dieux, aux équinoxes du printemps, un sapin lui était consacré. En Phénicie, le même honneur était réservé au cyprès. Dans l'ancienne Scandinavie, à savoir dans la Suède méridionale, on consacrait l'if, de même que d'autres arbres, comme le chêne, le frêne (Yggdrasil, dans l'Edda), le sapin, le hêtre et le noyer [1], que

[1] Pline dit (*Hist. natur.*, lib. XII, 2), que le chêne était consacré à Jupiter,

Barti

Barti

Barti

les esprits prenaient aussi pour demeure et auxquels les habitants du nord de l'Europe et les peuples d'origine germanique attribuaient un pouvoir merveilleux. (V. J. Grimm. *Deutsche mythologie.* B. II, ch. XXI, p. 617-619 ; — Les études et les découvertes archéologiques dans le Nord, par A. Geffroy, *Revue des Deux-Mondes*, Nov. 1862, p. 154-176 ; — Die Ssabier und der Ssabismus, B. II, p. 223-225, n. 241.) Il est probable que les arbres *sos* et *pardi*, particulièrement vénérés des Arméniens deux mille ans av. J.-C., servaient aussi, à cette époque primitive, à exprimer un genre d'idées d'un ordre supérieur. Le défaut de renseignements nous ôte le moyen de retrouver leur sens mystérieux et sacré. Nous nous bornons donc à mentionner ici les faits tels qu'ils sont rapportés.

VIII

Nous avons déjà appelé l'attention du lecteur sur le culte de Mihr, dans l'ancienne Arménie. C'était le dieu du feu invisible (Hour), dont la manifestation matérielle était le feu (Crag). Nous avons vu également que ce feu matériel (feu-sœur) était adoré dans presque toute la grande Arménie. D'après quelques vestiges de cérémonies païennes, conservées obstinément jusqu'à nos jours par les Arméniens de la Perse, nous pouvons supposer avec certitude qu'elles étaient pratiquées de même à l'époque du paganisme. J'entends ici la danse religieuse qui, même de nos jours, s'exécute autour d'un feu allumé. Elle a lieu habituellement le jour de la Purification (Chandeleur) : à l'office des vêpres on allume un bûcher dans l'enceinte de l'église ; il est fait de bois facilement combustible, particulièrement de buisson épineux ; le bûcher reçoit une forme pyramidale et il est habituellement orné de

le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le myrte à Vénus, le peuplier à Hercule, et que les arbres en général servaient de temples aux divinités.

fruits sauvages, parmi lesquels surtout le *peschad*, espèce de fruit de cornouiller. Les jeunes filles et les femmes nouvellement mariées forment une ronde tout autour. Lorsque l'un des jeunes gens, qui se pressent en masses serrées autour de la ronde, met le feu au bûcher, la ronde commence un mouvement lent et majestueux autour du feu allumé. A mesure que la flamme embrase le bûcher, la ronde accélère son mouvement, en frappant du pied en mesure, faiblement d'abord et toujours plus fort dans la suite. Cette danse dure jusqu'à ce que la flamme commence à baisser ; alors la ronde se détache et laisse approcher les hommes nouvellement mariés, les fiancés et les jeunes garçons, qui commencent à bondir sur le bûcher avec une adresse remarquable. Après eux, lorsque la flamme est à peu près mourante, les jeunes mariées commencent la même procession, mais elles préfèrent cependant passer rapidement à côté du feu presque éteint. Cette cérémonie, comme nous l'avons dit, se fait pendant l'office du soir, après quoi tout le monde se retire.

Il ne peut y avoir de doute que cette fête ne puise son origine dans l'antiquité païenne la plus reculée. Quelle était précisément l'idée que les Arméniens attachaient à cette danse religieuse? C'est ce que nous ne pouvons, ni ne voulons affirmer sur de simples conjectures. Il y a un fait certain, c'est que l'on attribuait à la flamme une puissance de purification, et qu'ainsi ceux qui sautaient au-dessus du feu, étaient considérés comme purifiés. L'Église chrétienne, en Orient, s'élevait fréquemment contre ces restes de paganisme qui persistaient dans son troupeau de fidèles, de même que jadis Moïse recommandait au peuple d'Israël d'éviter de pareilles pratiques idolâtres [1].

Au fond, le clergé de l'Occident n'a pas eu moins de peine à lutter contre les pratiques superstitieuses de ce genre. Nous trouvons en Irlande des cérémonies païennes qui existent de nos jours chez les Arméniens de Perse, et que, fort pro-

[1] Deutéronome, ch. XVIII, 9-10.



bablement, les Irlandais apportèrent avec eux de leur antique mère-patrie. Tout récemment encore, les anciens se réunissaient et, tournant autour d'un feu, récitaient leurs prières; ceux qui entreprenaient un voyage lointain sautaient trois fois, en sens inverse, par-dessus le bûcher; on se purifiait par le même moyen avant de contracter mariage, et de même l'on se rendait invulnérable en partant pour la guerre. Lorsque la flamme commençait à faiblir, arrivaient les jeunes filles qui sautaient par-dessus, en exprimant le souhait secret de leurs cœurs de trouver de beaux fiancés, etc. (V. l'article de M. Geffroy.) Des cérémonies pareilles existent aussi dans le nord de l'Europe, chez les Slaves de la grande Russie et de la Russie blanche. La veille du jour de Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire le 23 juin (vieux style), ils allument des feux et sautent par-dessus. De même qu'en Europe et en Arménie, ils attribuent une puissance purifiante à l'action de sauter au-dessus d'un bûcher allumé. Les Slaves païens croyaient que le feu préservait de la contagion et des maladies.

IX

Les temples dans lesquels les Arméniens adoraient leurs dieux se nommaient *Méhian*. Les savants n'ont pas encore trouvé l'origine de ce mot. A notre avis, il doit se rattacher immédiatement au nom du dieu Mihr qui lui sert de racine. Probablement sa forme première était mihrian ou méhrian. Si notre hypothèse paraît acceptable, le mot méhian voudrait dire : lieu de l'adoration de Mihr. Nous serions heureux d'appeler l'attention des savants, versés dans l'ancien arménien, sur l'application que nous proposons.

Nous trouvons encore chez les auteurs arméniens le mot de *Bagin*, dont le sens se rattache au précédent. Jusqu'à présent, il a été compris à faux par les savants arméniens, qui l'entendent, tantôt comme signifiant temple, tantôt comme

autel. Cette variété d'acception montre l'absence d'une idée précise du sens du mot *bagin.* En étudiant avec attention les textes d'Agathange et de Moïse de Khorène, où ce mot est employé, nous arrivons à la conclusion que ces auteurs ne considéraient pas les deux mots de méhian et de bagin comme identiques, mais bien chacun comme expression d'une notion distincte. Il est clair que partout où le mot bagin est employé, il s'agit d'un autel, élevé à quelque dieu, sur lequel on immolait les victimes et où on déposait les offrandes. (V. le texte arménien d'Agathange, p. 29-30, 45-46. 586, 602-603; — Moïse de Khorène, l. II, ch. XVIII, XL, LXVI, LXXVII; — Faustus de Byzance, l. III, ch. XIV, p. 37-38.)

Plusieurs *bagin* pouvaient être adjoints à un *méhian* (ibid.), ce qui donne une nouvelle preuve à l'appui de notre opinion que les *bagin* n'étaient que des autels.

La racine de ce mot : Bag (Baga, de l'ancien parsi), qui se rencontre principalement dans les noms propres (Bag-aran, Bag-avan, Bag-arindj, Bag-n-aïr), signifie Dieu. Bagin veut donc dire : autel élevé à dieu, soit dans le temple même, devant l'idole du dieu (Moïse de Khor., l. II, ch. LXXVII), soit devant le temple consacré à un dieu quelconque (l. II, ch. XIV), soit enfin dans des conditions indépendantes, séparé du temple, comme, par exemple, sur la tombe d'un grand prêtre (l. II, ch. LXVI).

Ayant donné le sens du mot *bagin,* disons en passant que la racine de ce mot : *bag* ou *baga,* se rencontre aussi dans l'ancien parsi, et particulièrement dans les noms propres, comme Bag-eus, Bag-apates, Bag-asakes, Bag-oas, Bag-aphanès, Mabog (Maha Bag), etc.

Ainsi les mots méhian et bagin, dénotant leur origine zend, nous confirment d'autant plus dans la supposition que la religion des Arméniens, à l'époque la plus reculée, découlait sans doute d'une source commune avec la religion des Perses.

X

Les villes et les villages sacrés dans lesquels se trouvaient les temples et les autels, selon les indications de Zénob de Glag, Agathange, Faustus de Byzance et Moïse de Khorène, étaient les suivants :



1. Armavir. — Moïse de Khor., l. I, ch. xx; l. II, ch. xii, lxxvii.
2. Artachat. — Agath., p. 580; Moïse de Khor., l. II, ch. xlix.
3. Bagaran. — Moïse de Khor., l. II, ch. xl, xlix.
4. Le mont Karké. — Zénob, p. 36. Faustus de Byz., l. III, ch. xiv, p. 38; l. V, ch. xxv, p. 218-219.
5. Le fort d'Ani. — Agath., p. 586. Moïse de Khor., l. II, ch. xii, xiv, liii.
6. Medzpin. } Moïse de Khor., l. II, ch. xxvii.
7. Edesse. }
8. Achtichat. — Zénob, p. 25, 29, 36. Agath., p. 603. Moïse de Khor., l. II, ch. xii.
9. Bagavan. — Agath., p. 608. Moïse de Khor., l. II, ch. lxvi, lxxvii.
10. Tordan. — Agath., p. 585. Moïse de Khor., l. II, ch. xiv.
11. Til. — Agath., p. 587. Moïse de Khor., l. II, ch. xiv.
12. Eriza ou Erez. — Agath., p. 45, 587. Moïse de Khor., l. II, ch. xiv.
13. Bagarindj. — Agath., p. 590. Moïse de Khor., l. II, ch. xiv.

Les anciens Arméniens, dans ces treize villes ou villages sacrés, venaient adorer leurs dieux, en leur offrant des sacrifices. La géographie arménienne fait voir, en outre, l'existence d'autres villes, dont les noms indiquent une origine sacerdo-

tale. Probablement il y avait autrefois des idoles de divinités, sur lesquelles les historiens arméniens ne nous ont pas laissé de notions. Telles sont, par exemple, Bagartchodacht, Bagnaïr, Bagrevand, etc.

XI

Les temples étaient desservis par des prêtres et des prêtresses qui se nommaient en arménien : les premiers : *kourm*, et les secondes : *kermouhi* [1], mots dont le sens et l'origine restent inconnus.

Les historiens arméniens ne disent absolument rien sur l'origine de la corporation des kourm, le *kermoutiun*. Selon Mar-Abas, le premier grand prêtre fut Aramaniak, fils de Haïk, qui vécut l'an 2026 av. J.-C., et qui planta le premier bois sacré de peupliers argentifères; ensuite vient Anouchavant, 1725 ans av. J.-C., et qui fut surnommé Sossanever, parce qu'il fut initié aux mystères du culte pratiqué dans ce bois. (Moïse de Khor., l. I, ch. xx; v.) Puis arrivent les descendants de Vahakn, qui vécut 520 ans av. J.-C. (Moïse de Khor., l. I, ch. xxxi); après que leur père fut rangé parmi les dieux, ils reçurent le droit héréditaire au kermoutiun, c'est-à-dire à la dignité de grand prêtre en Arménie. Vagharchak (150 ans av. J.-C.), confirma dans la descendance de Vahakn la suprématie sacerdotale sur le corps entier des prêtres (Moïse de Khor., l. II, ch. viii), en leur accordant le surnom de Vahnounik, nom qu'ils gardèrent jusqu'en l'an 89 après J.-C., lorsque Tigrane II les priva de la dignité sacerdotale qu'ils avaient conservée dans

[1] Quoique le mot lui-même de *kermouhi* indique certainement l'existence de prêtresses dans l'ancienne Arménie, il n'est pas moins remarquable que, par un hasard des plus étranges, il ne s'en trouve pas une seule mention directe dans les auteurs arméniens. Le seul endroit où il est question de prêtresses dans les temples arméniens, et encore indirectement, se trouve dans Strabon. (L. XI, ch. xix.)



leur famille pendant plus de 600 ans. (Moïse de Khor., l. II, ch. XIV.)

Ainsi nous voyons que la dignité de grand prêtre ou kermabed, dans la période des Haïciens, appartenait constamment aux membres de la maison royale. Il en fut de même sous la domination des Arsacides en Arménie. Le roi Erouant, monté au trône l'an 58 après J.-C., nomma son frère Erouaz kermabed à Bagaran (Moïse de Khor., l. II, ch. XL); Artachès III, qui régna l'an 78 après J. C., conféra la dignité de kermabed du temple d'Ahramazd, d'Ani, à son fils Majan. (Moïse de Khor., l. II, ch. LIII, LXVI [1].)

Le corps des prêtres se trouvait, en Arménie, dans certains rapports de vasselage à l'égard du roi ; du moins il en fut ainsi à l'époque des Arsacides, car, dit l'historien, Vagharchak conféra de grands honneurs aux descendants de Vahakn, les mit à la tête du corps sacerdotal, les rangea parmi les plus grandes familles de nakharar (satrapes), en les nommant Vahnounik (Moïse de Khor. l. II, ch. VIII). Le corps sacerdotal, par suite de ces priviléges, formait en Arménie comme un État dans l'Etat. Il avait son armée (V. Zénob, *Hist. de la prov. de Daron.* Venise, 1832, p. 28), qui tenait ses quartiers sur les terres sacerdotales. (Zénob, p. 37.) En cas de guerre, cette armée était convoquée et se mettait en marche contre l'ennemi, au son des trompettes, conduite par les prêtres, ou kermabed. (Zénob, p. 25.) Il faut supposer que, sans doute, les guerres dont il est question avaient toujours un caractère religieux. Il n'y a qu'à se souvenir des guerres

[1] Après la victoire remportée par les Parthes sur les légions romaines, commandées par Pétus, le roi Parthe Vologèse, envoyant des ambassadeurs à Rome, les chargea de lettres pour Néron, où il lui mandait que son frère Tiridate, déposé du trône d'Arménie, ne se refuserait pas de venir à Rome pour y recevoir la couronne, si les devoirs de sa fonction sacerdotale ne l'en empêchaient. (Tacite. *Ann.*, l. XI, 24.) « Nec recusaturum Tiridatem accipiendo diademati, in urbem venire, nisi sacerdotii religione attineretur. » — Ainsi on peut en tirer la supposition qu'en Arménie, de même qu'en Parthie, les rois arsacides remplissaient aussi fréquemment les fonctions de grands prêtres.

que durent soutenir le roi Tiridate, les princes et les nakharar d'Arménie, lors de l'introduction du christianisme par Grégoire l'Illuminateur. Nous en avons des récits de contemporains, tels que Zénob de Glag et Agathange ; l'un était le disciple de saint Grégoire, l'autre le secrétaire du roi d'Arménie, Tiridate.

Pour se faire une idée de la richesse des prêtres, de leurs possessions territoriales, de la population de ces terres et du nombre de leurs troupes, nous mettons sous les yeux du lecteur un curieux fragment, dans lequel l'auteur (au commencement du IVe siècle) parle des propriétés des prêtres de la province de Daron, qui desservaient les temples des divinités indiennes. Leurs possessions se composaient des villages suivants : Kouars, ayant 3,012 feux et donnant à la levée 150 cavaliers ; Toum, avec 900 feux et 400 cavaliers ; Khorni, ayant 1,906 feux et donnant 700 cavaliers et 1,007 fantassins ; Breh, comprenant 1,680 feux, fournissait 1,030 cavaliers et 400 fantassins ; Ketehk, avec 1,600 feux, donnait 800 cavaliers et 600 fantassins ; Bazou avait 3,200 feux et fournissait 1,040 cavaliers, 840 fantassins armés d'arcs, 680 armés de piques et 200 armés de frondes. Le district entier de Hachtiang (dans la quatrième Arménie) était destiné à servir de pâturage à leurs troupeaux. Tous ces villages, très-considérables, furent, dès le commencement, assignés au service des idoles, par les princes arméniens qui, à présent (c'est-à-dire au temps de saint Grégoire), les ont affermés à l'Eglise pour 32 ans. (V. Zénob, p. 20-39.) Ce fragment remarquable nous fournit de précieuses données statistiques sur la position du corps sacerdotal et des temples païens de l'ancienne Arménie. Nous y voyons que le temple des divinités indiennes et leurs serviteurs possédaient seuls dans la province de Daron : 6 grands villages, ayant 12,298 feux ; que les prêtres avaient droit de pâturage pour leurs troupeaux dans le district de Hachtiang, qui était au sud-est de Daron, et qu'ils avaient à leur disposition 7,847 hommes de guerre.

Les prêtres de la famille de Vahakn, c'est-à-dire les

Vahnounik, possédaient, dans la même province de Daron, la ville d'Achtichat, avec des terres très-étendues, qui y touchaient, et dans laquelle se trouvaient les temples de Vahakn et des déesses Anahid et Astlig. Nous pouvons juger des trésors que possédaient les prêtres, et surtout les grands prêtres, par ce récit que nous a donné Moïse de Khorène : Lorsque Sembat, général du roi Artachès III, ayant remporté la victoire sur Erouand, entra dans Bagaran, et fit périr le grand prêtre Erouaz, il s'empara de ses richesses, et les présenta au roi. Celui-ci donna l'ordre de les porter en présent au roi de Perse. Darekh, qui l'avait aidé dans sa guerre avec Erouand (l. II, ch. XLVIII). On peut se figurer la valeur et la richesse de ce trésor du grand-prêtre, que l'on trouvait digne d'être offert à l'un des plus grands souverains de l'Asie occidentale. Les terres, appartenant en propre à ce même Erouaz, étaient peuplées de ses esclaves ; Artachès III les donna à son général Sembat. (*Ibid.*)

Le corps sacerdotal, en Arménie, était le gardien des mystères de la sagesse païenne, qu'il transmettait à ses initiés dans des écoles ; celles-ci faisaient partie des temples. (Agathange, p. 580 ; Moïse de Khorène, l. II, ch. XXVII.)

La classe des prêtres, composée surtout d'hommes éclairés et initiés aux mystères de la vie politique de leur patrie, jouissait du privilége exclusif d'écrire l'histoire, ou plutôt de tenir les Annales où, jour par jour, elle inscrivait tous les événements qui touchaient de quelque façon, soit au sacerdoce, soit à la vie politique du pays. Ces Annales étaient connues dans l'ancienne Arménie sous le nom générique de « Mehénagan badmouthiun, » c'est-à-dire Histoire des temples. Moïse de Khorène nous a conservé le nom de l'un de ces prêtres-annalistes d'Ani, Oulioub (Olympius), qui vécut dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère. L'historien profita, à ce qu'il paraît, de ses œuvres (l. II, ch. XLVIII).

Par suite de ce privilége, les temples possédaient des archives, dont l'entretien et la conservation étaient l'objet des soins assidus des prêtres et même des rois. (Moïse de Khor.,

l. II, ch. XXVII.) Le dépôt principal des archives et des documents de l'histoire des temples se trouvait au temple d'Ahramazd, dans le fort d'Ani ; c'est là que le célèbre gnostique Bardatzan (Bardezane), vers la moitié du IIe siècle ap. J. C., après d'infructueux essais pour fonder une école et trouver des disciples en Arménie, se mit à l'étude des monuments historiques et religieux, et composa deux ouvrages, éminemment curieux selon toute probabilité, mais qui, malheureusement, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Dans l'un de ces ouvrages, il traitait du sort et du culte des idoles ; dans l'autre, il faisait le récit des actes des rois d'Arménie. (Moïse de Khor., l. II, ch. LXVI.)

Si, du moins, le premier de ces ouvrages du célèbre gnostique nous était parvenu, nous aurions pu avoir, malgré le défaut de documents nationaux, une idée plus étendue et plus systématique de la religion des anciens Arméniens. Mais le temps, emportant sans retour, dans sa course incessante, ces précieux monuments des croyances de l'Arménie païenne, nous a privé de cette ressource. Bornons-nous donc aux courtes notions, énigmatiques et incomplètes, que nous ont laissées les auteurs arméniens, pour offrir au lecteur ce simple exposé.

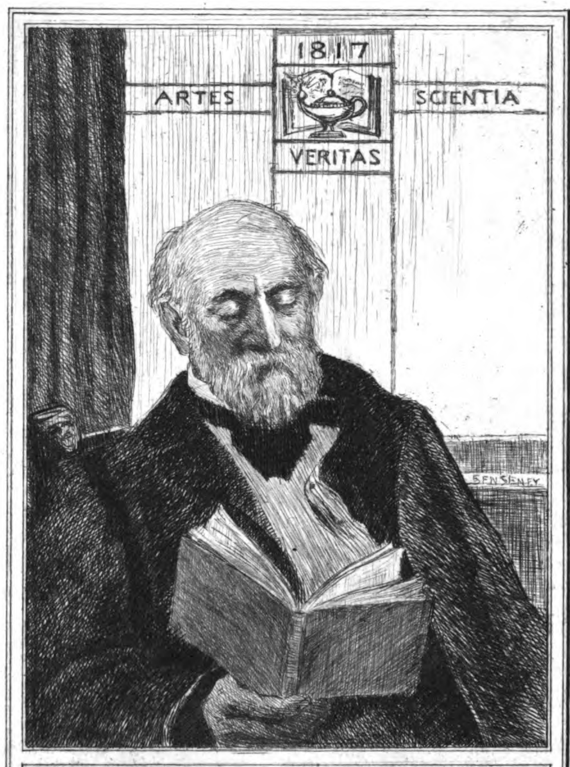
Avons-nous réussi à jeter quelque lumière sur cette question aussi obscure que curieuse? C'est un point qu'apprécieront les personnes compétentes dans les études spéciales de cette nature.

Ajoutons un mot d'à-propos, afin de compléter notre étude. Les savants ont déchiffré le nom d'une divinité arménienne, Haldia, dans les inscriptions cunéiformes de Van. Il n'est pas du tout fait mention de cette divinité dans les écrits des auteurs arméniens parvenus jusqu'à nous. Cependant le nom de Haldia se rencontre aussi dans la grande inscription du

palais de Khorsabad, récemment publiée (V. *Journ. Asiat.* Janv.-Févr. 1863. — Grande inscription du palais de Khorsabad, publiée et commentée par J. Oppert et Joachim Ménant, p. 14-15). Cette inscription dit que c'était le dieu du roi arménien Ursa, pris et enlevé comme butin de guerre par le roi assyrien Sargon (Arn, de la traduction slave, et Aran, de la traduction arménienne de la Bible; Voyez Isaïe, ch. xx), qui fut contemporain du prophète Isaïe (726 ans av. J.-C.). A cette époque, régnait en Arménie, Barouïr, de la dynastie de Haïg (748-700). Si la lecture d'Ursa, ou d'Urza, est exacte, ce roi doit être Barouïr. (Voyez encore Rawlinson, *On the Chronology and History of the great Assyrian empire, in the History of Herodotus*, vol. I, Essay VII, p. 473.)

(*Traduction du russe, par* M. A. DE STADLER.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY



